

5

# RAPPORT

DES

## COMMISSAIRES

NOMME' POUR L'EXPLORATION DU PAYS,

BORNE' PAR LES

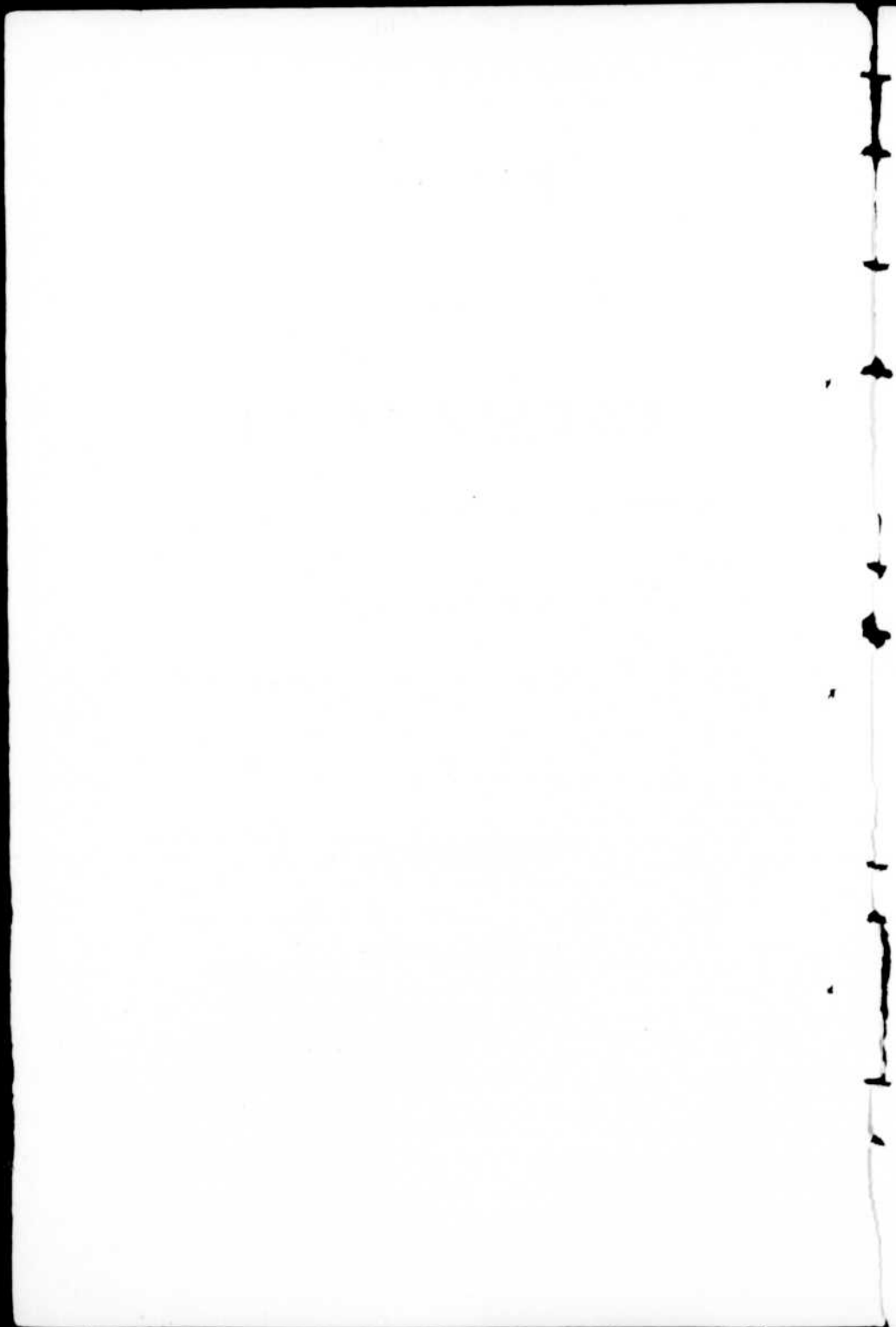
RIVIERES SAGUENAY, SAINT-MAURICE

ET

SAINT-LAURENT.

---

Ordonné pour impression par la *CHAMBRE D'ASSEMBLEE*  
22 Mars 1831.



3

# RAPPORT.

Aux Honorables Chevaliers, Citoyens et Bourgeois du  
Bas-Canada assemblés en Parlement Provincial.

LES Soussignés, Commissaires pour compléter l'exploration de certaines parties de cette province, sous l'autorité d'un acte passé dans la neuvième année du règne de Sa Majesté, intitulé, "Acte pour affecter certaines sommes d'argent pour explorer plus complètement certaines parties de la province," ont l'honneur de faire rapport pour l'information de votre honorable chambre, que le déficit des fonds affectés "pour explorer l'étendue de pays au nord du fleuve et du golfe Saint-Laurent, communément appelée Postes du Roi, et les terrains adjacens," monta à la somme de deux cent trente-neuf louis huit schelins et onze deniers et demi courant, qu'ils ont payé, et ils ont transmis les pièces justificatives touchant les dépenses à l'autorité à qui il appartient.

Que la balance de deux cent soixante louis onze schelins et un demi-denier courant, a été appliquée comme suit, savoir :—

~~A~~ <sup>et</sup> explore l'étendue de pays triangulaire située au-dessous de Québec, entre le fleuve Saint-Laurent et la Rivière Saguenay, ayant pour extrémité un point tout vis-à-vis Tadousac, et pour base une ligne courant à partir de la Baie des Ha-Ha à aller au Cap Tourmente, laquelle étendue a été explorée par M. Andrews, sous les instructions qu'il a reçues des Commissaires soussignés. Son rapport est ci-joint sous la lettre A. rif

Québec, 22 Mars 1830.

A. STUART.  
DAVID STUART.

A

## A.

A Andrew Stuart et David Stuart, écuyers, Commissaires pour l'exploration du pays situé entre le Saguenay, le Saint-Maurice et le Saint-Laurent.

Conformément à vos instructions, en date du 13 juin 1829, m'enjoignant de prendre des renseignements, et d'explorer, autant qu'il serait possible, l'étendue triangulaire de terre, bornée d'un côté par les rivages du Saint-Laurent, entre le Cap Tourmente et Tadousac ; de l'autre côté par cette partie de la Rivière Saguenay, qui est située entre Tadousac et le côté le plus occidental de la Baie des Ha-Ha et par sa base, formant une ligne courant de ce côté le plus occidental jusqu'au Cap Tourmente, j'ai l'honneur de mettre devant vous le Journal que j'ai tenu dans le cours de mon expédition, espérant que, quelque médiocre qu'il puisse paraître sous le rapport des sciences et sous celui de la direction, on trouvera que je me suis efforcé d'en faire un rapport vrai et fidèle.

Je suis avec respect,

Messieurs,

Votre très obéissant serviteur,

(Signé.)

N. ANDREWS.

Québec, Septembre 1830.

JOURNAL d'une EXPÉDITION d'exploration entre le fleuve Saint-Laurent et la Rivière Saguenay, jusqu'à la Baie des Ha-Ha par Nich. Andrews.

Mercredi, 17 Juin 1830.—Je m'embarquai à 6 heures à bord de la goëlette Héloïse, Capitaine April, destinée à la Malbaie, qui devait me mettre à terre à la Baie Saint-Paul. Je me suis occupé depuis le 6 du courant à préparer mes provisions et tout ce qui était nécessaire pour mon expédition. Le 12, j'engageai deux hommes pour m'accompagner, savoir :—Charles Verreau, bois brûlé, (métif,) en qualité de voyageur et de guide dans les bois, et D. Paulin, le premier à raison de quinze piastres et le dernier de dix piastres par mois. Comme il fit un calme plat tout le jour, nous mouillâmes au montant à l'extrémité inférieure de l'île d'Orléans, à deux heures après-midi, et nous laissant aller de nouveau avec le baissant, nous étions à 7 heures du soir au-dessous du Cap Tourmente, où nous jetâmes l'ancre. Il faisait excessivement chaud, et le thermomètre à bord marquait à midi 89 °.

Jedi,

Jeudi, 18.—Debonne heure ce matin nous étions vis-à-vis de la Baie Saint-Paul, mais le vent soufflant de terre, et la mer montant avec raideur, le capitaine ne put me débarquer avec mes hommes et mon bagage, et ce fut avec beaucoup de difficulté que je pus mettre pied à terre à une heure de l'après-midi, au grand débarquement à la Malbaie, près de la Pointe au Pic. Je logeai chez M. Chaperon, et nos gens se retirèrent chez Edouard Verreaux. Le thermomètre marquait 87 °, à bord de la goélette, à midi.

Vendredi, 19.—J'employai tout ce jour à obtenir tous les renseignements possibles sur l'intérieur du pays. Apprenant qu'un parti de sauvages était campé aux Petits Lacs, j'en envoyai chercher un, attendu que ces gens connaissent mieux que tout autre le pays dans toutes les directions. La chaleur était aussi forte qu'hier ; à 6 heures du soir 67 °.

Samedi, 20.—Je passai encore ce jour là à la Malbaie, attendant les sauvages ; mais il n'en vint aucun. Dans l'après-midi il plut fort, et l'air était frais. Le matin le thermomètre était à 59 ° ; à midi à 70 °, et le soir à 54 °.

Dimanche, 21.—Encore de la pluie toute la matinée ; dans l'après-midi le temps s'éclaircit, avec un gros vent du nord-est, et je m'arrangeai avec M. Chaperon pour me faire mener à la Baie Saint-Paul. Je me mis prêt à partir à la première marée et au premier beau temps ; thermomètre à 6 heures du matin, 53 ° ; à midi, 65 ° ; et à 6 heures du soir, 51 °.

Lundi, 22 —Je partis de la Malbaie à une heure du matin pour la Baie Saint-Paul, dans la chaloupe de M. Chaperon. Nous n'avions pas de vent, mais comme nous avons la marée en notre faveur, nous arrivâmes à la Baie Saint-Paul à 9 heures du matin. Je débarquai chez M. George Chaperon, où je fus accueilli avec beaucoup de bonté. M. G. Chaperon m'accompagna chez plusieurs personnes, dont je désirais obtenir des renseignements sur l'intérieur du pays, mais je n'appris rien de bien satisfaisant ; les meilleures informations que je pus obtenir, et sur lesquelles je pouvais compter, je les eues de Messire Gagnon, mais comme il me dit que c'étaient les mêmes qu'il avait donnés au parti de M. Stuart, dans le printemps, il est inutile de les détailler ici. S'il existe un volcan dans le pays que j'ai eu ordre d'explorer, je ferai mon possible pour le découvrir.

Mardi, 23.—A 9 heures nous partimes de chez M. Chaperon ; et lorsque je fus arrivé à l'église je fus informé qu'il y avait à une lieue dans le haut de la rivière un homme, qui connaissait bien le pays situé en arrière

rière de la Malbaie. En conséquence je me rendis dans le haut de la rivière pour le voir, et je le trouvai à un moulin à scies ; mais ses connaissances ne s'étendaient pas au delà de deux lieues dans l'intérieur. Ainsi je retournai à l'église où j'avais laissé mon bagage, et je pris le chemin du Cap Tourmente. A 7 heures du soir j'arrivai aux dernières maisons de Saint-Antoine, où j'arrêtai pour la nuit. Il plut un peu ce soir là.

Mercredi, 21.—J'engageai une voiture et un cheval pour aller jusqu'à la quatrième maison du chemin du Cap, où nous arrivâmes à 11 heures du matin. Nous déjeunerâmes et nous nous enfonçâmes dans le bois. Nous avançâmes pendant quatre heures sur la hauteur, puis nous descendîmes l'espace d'environ une heure de temps, et nous tombâmes sur un plateau d'environ deux lieues en tous sens. Nous traversâmes plusieurs petits cours d'eau. Le sol généralement une terre noire, et le bois d'une petite venue. Nous vîmes très peu de cèdre et de pin, et presque uniquement du sapin et de l'épinette, et quelque fois de l'épinette rouge. On se fait difficilement jour à travers les buissons ; le cormier, l'aulne et les arbutus fruitiers sont en abondance dans cette vallée. A 6 heures du soir le thermomètre marquait 59 °, Notre course fut N. N. O. à partir du chemin du Cap.

Jeudi, 25.—Nous décampâmes un peu avant 6 heures du matin, et nous traversâmes une petite rivière, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Je supposerais que c'est une branche du Bra, qui se décharge dans la Rivière de la Baie Saint-Paul, un peu au-dessus de l'église. Là nous entrâmes de nouveau dans le bois, suivant notre même direction N. N. O., et nous commençâmes à monter, ce qui nous mena au pied d'une très haute montagne, au sommet de laquelle nous n'arrivâmes qu'à deux heures de l'après-midi. De cette élévation nous distinguions le rivage méridional du Saint-Laurent, depuis Saint-Thomas jusqu'à Kamouraska, l'île aux Coudres, les Eboulements, et partie de la Baie Saint-Paul. Nous mîmes trois heures à descendre l'autre côté de la Montagne, et nous campâmes au pied de cette Montagne pour la nuit, sur le bord d'un petit ruisseau d'une eau excellente. Le pays que nous avions parcouru tout ce jour n'était rien autre chose qu'un pays impénétrable. Il y avait une telle quantité de vieux arbres tombés, tous couverts de jeunes rejetons et de broussailles, que nous ne pouvions nous voir les uns les autres à la distance de quatre verges. Le bois nous parut être de peu de valeur, si ce n'est sur les bords des rivières, où il y a quelques arbres d'épinette et de bouleau, qui pourraient servir, si l'on pouvait s'y rendre. Le sol est médiocre dans les terrains bas ; c'est une terre légère et sablonneuse ; et sur les hauteurs, c'est une argile rougeâtre, pleine de pierres. Le thermomètre marqua 51 °, 60 ° et 62 °, ce qui sera la manière dont je mentionnerai dorénavant la température, excepté

excepté lorsque je m'exprimerai autrement ; le premier chiffre étant le degré observé à 6 heures du matin, le second à midi et le troisième à 6 heures du soir. Nous étions extrêmement fatigués lorsque nous campâmes, et nos habits étaient en lambeaux. Les armées de moustiques nous tourmentaient horriblement, et ce furent les seuls êtres vivans que nous vîmes de tout le jour ; nous n'aperçûmes même pas un seul oiseau, un seul écureuil.

Vendredi, 26.—De bonne heure ce matin nous eûmes quelques gouttes de pluie, mais le temps s'éclaircit bientôt, et un peu après 6 heures nous continuâmes notre marche dans l'intérieur. A midi nous atteignîmes le sommet d'une autre haute montagne, d'où je pouvais voir à une grande distance, et comme je n'apercevais dans l'intérieur que montagnes après montagnes, autant que je pus voir avec ma longue-vue, je pris la résolution de retourner, par le plus court chemin, à la Rivière Saint-Paul. Nous dinâmes sur le haut de la montagne, et descendant dans une profonde vallée, nous tombâmes à quatre heures et-demi de l'après-midi sur une petite rivière courant entre les montagnes, et nous la suivîmes jusqu'à 6 heures, temps auquel nous campâmes pour la nuit. Le long de cette rivière nous trouvâmes quelques grands arbres d'épinette et de sapin, avec quelques cèdres çà et là ; le bouleau est rare. Le pays nous parut être le même qu'hier sous tous les rapports. Thermomètre 49, 69 et 66 °.

Samedi, 27.—Nous nous mîmes en marche à 6 heures du matin, et nous continuâmes à suivre la Petite Rivière, et à midi nous arrivâmes à son embouchure et décharge dans le Bras, qui tombe dans la Rivière Saint-Paul, un peu au-dessus de l'église. Nous descendîmes le long des montagnes Perreau, où nous dinâmes et dans l'après-midi nous montâmes à l'église de Saint-Aubain, et nous logeâmes pour la nuit chez M. Côté. Thermomètre 57, 76 et 67 °.

Dimanche 28.—Après la messe, je conversai avec plusieurs habitans de cette paroisse, et j'en rencontrai un qui me donna les meilleures informations que j'eusse encore eues sur l'intérieur du pays. Cet homme qui se nommait Godfroi Girard, je l'engageai pour m'accompagner dans l'intérieur jusqu'à la Malbaie. Je dois lui donner deux schelins par jour et la nourriture. Il plut tout le jour en abondance. Thermomètre 48, 52 et 46 °.

Lundi, 29.—Hier il plut fortement, mais aujourd'hui la pluie fut continuelle, de sorte que chaque petit ruisseau était devenu une rivière ; en conséquence nous ne pûmes faire un pas ce jour là. La pluie était accompagnée d'un vent froid du N. E. Thermomètre 46, 57 et 40 °.

Mardi,

Mardi, 30.—Le temps s'éclaircit, et un peu avant 8 heures du matin nous nous mimes en marche, disant au guide de me conduire par le pas des montagnes. Nous suivimes la grande route l'espace de plus d'une demi-lieue ; ayant passé le pont du Petit Bras, nous tournâmes à gauche et nous continuâmes à suivre un ancien sentier, qui nous conduisit à une petite rivière, et pour la passer nous abattîmes un arbre, attendu que les pluies l'avaient trop grossie, pour que nous la passassions à gué. Nous commençâmes alors à monter les montagnes par une acclivité douce, en suivant toujours l'ancien sentier. Nous passâmes plusieurs cours d'eau d'aucune importance, et à la fin nous arrivâmes à un ruisseau, coulant entre deux montagnes très hautes, que nous suivimes et qui nous conduisit au sommet de la première rangée de montagnes. A 6 heures du soir, nous campâmes pour la nuit sur le bord d'une jolie petite prairie. Quelques habitans de Saint-Urbain avaient coutume de venir ici faire du foin, il y a quelques années, et il en restait encore par endroits quelques tas ou meules. En montant les montagnes nous vîmes du minéral de fer en plusieurs endroits ; dans toute la marche de ce jour, nous ne vîmes pas un seul arbre à sa pleine hauteur. Le bois avait tout été brûlé, il y avait quelques années, et il croît une nouvelle pousse de tremble, de bouleau, d'épinette et de sapin, avec diverses sortes d'arbustes fruitiers sauvages. Le sol est composé en général d'un sable et d'une argile rougeâtre, mêlés de grosses pierres. La montagne que nous avions montée ce jour là n'est pas si escarpée qu'on ne pût y faire passer un bon chemin de voiture. Les montagnes situées entre les Eboulemens et la Malbaie sont beaucoup plus escarpées. Godfroid Girard, mon guide, me montra, pendant que nous montions la montagne ce jour là, une pointe de roc élevée et escarpée, d'où avait jailli, il y a cinq ans, une source d'eau (pompe d'eau,) qui avait causé un tel débordement que trois ponts furent enlevés, deux sur le Petit Bras au-dessus de l'église Saint-Urbain, et un sur la Rivière Saint-Paul. C'est ce dont peuvent témoigner, dit-il, tous les habitans de sa paroisse ; pour moi, je n'ai que son témoignage, et je rapporte la chose comme il me l'a dite. Thermomètre aujourd'hui 56, 57 et 50°.

Mercredi, 1er juillet.—Nous nous mimes en marche un peu avant 6 heures du matin, et nous continuâmes notre route N. N. O. Nous traversâmes plusieurs ruisseaux d'une eau excellente, sur les bords desquels il croit de l'herbe en abondance, après quoi nous entrâmes sur un plateau assez plain environné de tout côté par de hautes montagnes. Ce n'est pas un plateau parfait, mais il est formé de collines et de vallées, dont les premières ne sont pas assez hautes et assez escarpées pour ne pouvoir pas être cultivées jusqu'à leur sommet même. Cette étendue plane monte jusqu'à la source de la Rivière Sainte-Anne, et atteint la Rivière de la Malbaie. La première de ces rivières prend sa source dans plusieurs petits lacs, et il me parut du sommet d'une haute montagne, qu'elle re-

goit

est non loin de sa source, plusieurs petites rivières qui descendent de l'Ouest entre de très hautes montagnes. La rivière de la Malbaie coule aussi entre deux rangées de hautes montagnes, au-dessus et au-dessous de cet endroit. Je suppose que cette étendue plane peut avoir environ six lieues en tout sens, mais elle est d'une forme sinueuse. Il m'a paru qu'il y a de la terre cultivable pour douze à quinze cents habitans. Le sol est bon ; il est généralement composé d'un terreau marneux noir, mêlé d'argile et d'un peu de pierre. Le climat me semblerait être plus doux qu'à la Malbaie, parce que tous les fruits sauvages étaient plus avancés qu'à cette place et plus près de la côte. Il y a des fraises, des framboises, des bluets, du sureau, des merises, des groseilles, du pinbinac et du cormier. Le bois que je vis, consistait en sapin, épinette, bouleau noir et blanc et épinette rouge ; on ne voit ni pin ni cèdre. Mais ce n'est presque partout qu'un pays brûlé continu, excepté autour des petits lacs et dans les vallées. Dans plusieurs endroits, un homme laborieux pourrait dans un mois défricher assez de terre pour semer quarante minots de grains ; et il y a du foin partout. La seule route à faire pour communiquer à cette étendue de terrain, serait par terre à partir de la Baie Saint-Paul, en passant par le défilé des montagnes, où l'on pourrait facilement ouvrir un chemin à peu de frais : une des montagnes sur laquelle il faudrait le faire passer est longue, mais pas escarpée. La principale difficulté que les nouveaux habitans auraient à surmonter, serait la grande distance qu'ils auraient à faire pour se procurer du bois, même du bois de chauffage. A 6 heures du soir nous campâmes sur le bord d'un beau petit lac, bien fatigués et avec une grande faim. Les hommes essayèrent de pêcher à la ligne, mais ils ne purent rien prendre. Thermomètre aujourd'hui 40, 59 et 56 °.

S'il y a un volcan dans ces parties, ce doit être au delà de la Rivière Sainte-Anne, dans une rangée de hautes montagnes situées à l'est de cette rivière. Je conseillerais à la personne que la curiosité pourrait porter à le chercher, de remonter la Rivière Sainte-Anne jusque vis-à-vis de la Baie, et d'explorer ensuite les montagnes à l'Ouest. Jusqu'à présent je n'ai découvert aucune mine, ni eau minérale ni minéraux d'aucune espèce, si ce n'est du minerai de fer, qu'on trouve en plusieurs endroits en petites quantités.

Jeudi, 2. — Nous laissâmes notre camp un peu après 6 heures du matin, et nous avançâmes dans une direction nord-est, vers la Malbaie, environ une lieue, dans un pays de la même espèce que celui que nous avons parcouru hier ; nous arrivâmes alors au pied d'une haute montagne, que nous mîmes trois heures à monter. Du haut de son sommet je pouvais voir à douze lieues de distance en tous sens. Elle était si escarpée que nous fumes obligés de revenir sur nos pas une lieue environ, pour trouver une descente praticable. En descendant nous ren-

contrâmes un banc de neige de quatre à six pieds d'épais, quoiqu'il fût exposé au soleil de midi. Plus on approche de la Malbaie, plus les montagnes sont hautes, et plus le pays devient rude. Ce pays paraît dénué de tout qui est ou peut être utile à l'homme. Le bois que nous vîmes était du sapin, de l'épinette et du bouleau d'une petite venue. Nous campâmes à 6 heures du soir entre deux montagnes. Le temps avait été couvert toute la journée, avec un vent frais d'est. Thermomètre 51, 63 et 57 °.

Vendredi, 3.—Nous partîmes à 6 heures du matin, en gagnant vers la Malbaie, ne faisant jusqu'à midi que monter, et gravir une montagne après une autre ; arrivés à la dernière nous dinâmes. Du haut de cette montagne, je voyais toutes les concessions de la Malbaie, et toute la paroisse de Saint-Paul ; aussi partie des Eboulemens, et plusieurs lieues sur le rivage du sud. Le cours de la Rivière Saint-Paul est nord ; la rivière de la Malbaie court N. O. et N. N. O., autant que je pus voir. Nous étions sur la dernière rangée de montagnes entre cet endroit et les lacs de la Malbaie, que nous distinguions clairement. A une heure après-midi nous commençâmes à descendre, et nous mîmes deux heures à nous rendre au pied de la montagne. En cet endroit nous tombâmes dans un pays plan, qui s'étend depuis les lacs de la Malbaie jusqu'à la Rivière Saint-Paul, un peu au-dessus de l'église de Saint-Urbain. Il est arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau, et il y a un lac au centre ; il a quatre ou cinq lieues en tout sens. Nous traversâmes plusieurs petites rivières depuis le pied de la montagne et un petit lac, où nous campâmes pour la nuit. Le sol est une terre noire, reposant sur une marne forte et grisâtre. Le bois est du sapin, de l'épinette, du bouleau et du cyprès ; c'était la première fois que je voyais de cette dernière espèce depuis que j'étais entré dans le bois ; on voit partout du cormier, du faule et de l'aune, et les arbustes fruitiers sauvages y croissent en abondance. Je ne vis que peu de pierre, si ce n'est sur les bords des ruisseaux. Quoique le temps fût frais, les mousquites et brulots nous incommodaient beaucoup. Vent du nord tout le jour ; notre course dans la même direction qu'hier. Thermomètre 50, 61 et 63 °.

Samedi, 4.—Nous décampâmes à six heures du matin pour nous rendre aux lacs de la Malbaie ; nous passâmes d'abord un espace de terrain qui n'est qu'un sable pur et qui ne produit que du cyprès. Une rivière d'une grandeur médiocre traverse par le milieu ce terrain sablonneux, et elle va se jeter dans la Rivière Saint-Paul. Après cela nous tombâmes dans un marécage couvert

vert de longues herbes, et de petits buissons, lequel nous conduisit à une autre rivière, plus grande que la première, que nous traversâmes en gué ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous traversâmes ensuite un terrain nouvellement brûlé, et à 4 heures du soir nous arrivâmes au lac, qui se trouve justement dans la ligne feigneuriale. Cette étendue de pays est bien connue aux habitans de la Baie Saint-Paul et de la Malbaie, de sorte qu'il n'est pas besoin d'en parler bien au long. Nous mîmes trois heures à faire le tour du lac, et à sept heures du soir nous arrivâmes parmi les habitations du petit lac, et nous logeâmes pour la nuit chez un nommé M. Gaye, bien harassés et fatigués. Le grain qui poussait autour de ce lac avait bonne mine. Thermomètre, 53, 75 et 59 °.

Dimanche, 5.—Ce matin j'engageai un homme de la maison pour me mener en voiture avec mon bagage, à l'église de la Malbaie, pour quoi je lui donnai cinq schelins, la distance étant de trois lieues. J'arrivai là à 8 heures, et je logeai chez M. Chaperon. Ici je déchargeai mon guide, Girard, qui m'avait accompagné depuis la paroisse de Saint-Urbain, et je lui payai ses services. Désirant acheter un canot, je pris des informations en conséquence, et l'on me donna à entendre qu'il y en avait un à vendre dans le haut de la Rivière Malbaie. Thermomètre 68, 77 et 65 °.

Lundi, 6 —Après déjeuner je partis pour aller dans le haut de la rivière acheter le canot, mais je le trouvai trop petit pour ce que j'en voulais faire, et je me mis à en chercher un autre, mais sans succès. Thermomètre, 66, 81 et 68.

Mardi, 7.—Je réussis à acheter un canot, pour lequel je donnai cinq piastres; et je préparai tout pour notre départ le lendemain. Thermomètre 64, 73 et 61 °.

Mercredi, 8.—Il commença à pleuvoir hier au soir, et la pluie continua tout le jour, de sorte que je ne pus partir. Thermomètre, 52, 69 et 45 °.

Jeudi, 9.—Après déjeuner je partis avec mes deux hommes pour remonter la Rivière Malbaie. Je louai une voiture pour transporter nos provisions, &c., jusqu'à l'endroit où était le canot.

not. Nous y arrivâmes à deux heures de l'après-midi, et je mis les hommes à gouverner le canot, et à faire des avirons et des perches pour eux. Nous nous retirâmes chez un cultivateur. Thermomètre, 59, 69 et 65 °.

Vendredi, 10.—Nous nous embarquâmes à 11 heures du matin dans notre canot, et nous remontâmes la rivière, qui est un rapide continu, de sorte qu'il nous fallut faire constamment usage de la perche. Avec beaucoup de peine et de fatigues nous arrivâmes au pont d'en haut à midi ; nous mimés à terre pour goudronner le canot et pour dîner. A une heure et-demie de l'après-midi, nous remîmes à l'eau, les deux hommes dans le canot, et moi suivant à pied le bord de la rivière. A six heures du soir nous campâmes pour la nuit, un peu au-dessus du moulin à scies de Harris. J'arrivai à cet endroit une heure avant le canot. Ce moulin est sur la ligne seigneuriale de la Malbaie, et jusque là la rivière est un rapide continu : en deux endroits, il nous fallut porter le canot et le bagage. Temps beau et chaud tout le jour. Thermomètre, 56, 69 et 50 °.

Samedi, 11.—Nous étions encore sur l'eau, un peu après six heures, montant rapide après rapide. Je fis route par terre, et je coupai au plus court par temps, allant par monts et par vaux, et tombant sur la rivière par intervalles. A midi j'arrivai au pied d'un très long et très mauvais rapide, où j'allumai du feu et attendis mes gens. Ils n'arrivèrent qu'à 4 heures de l'après-midi, leur canot à moitié d'eau, et eux tout-à-fait découragés. Voyant leur découragement et un long et mauvais rapide devant nous, je pris la résolution de revenir sur nos pas, considérant que c'était perdre notre temps que de continuer à lutter contre une rivière aussi rapideuse. Nous nous embarquâmes à 5 heures du soir pour redescendre la rivière, et à 7 heures nous étions au moulin de Harris, où nous passâmes la nuit. Il pleuvait, et ne trouvant personne en cet endroit nous couchâmes dans le moulin. Tous nos effets étant mouillés, nous fîmes du feu dans un poêle que nous y trouvâmes, pour les faire secher pendant la nuit, Thermomètre 65, 70 et 63 °.

Dimanche, 12.—Nous nous embarquâmes de nouveau à 6 heures du matin, et nous descendîmes la rivière. A 9 heures nous étions au pont d'en haut, où nous trouvâmes trois cabanes de sauvages Abénaquis. J'en engageai un pour me montrer le chemin

chemin d'hiver entre cet endroit et l'Anse Saint-Jean, sur la Rivière Saguenay, et j'envoyai mes deux hommes chez M. Chaperon chercher de nouvelles provisions. Dans l'après-midi il plut fort. Mes gens ne revinrent pas ce jour là, et je logeai chez M. Alexander McNicol pour la nuit. Thermomètre, 65, 70 et 63 °.

Lundi, 13.—De bonne heure ce matin, mes deux hommes arrivèrent avec des provisions, et tout ayant été préparé, et mon guide Abénaquis m'ayant rejoint, à 8 heures du matin nous nous enfoncâmes de nouveau dans le bois. Pendant quelque temps nous marchâmes dans un vieux chemin que les habitans avaient ouvert pour tirer leur bois; ensuite nous entrâmes dans un pays brûlé entre deux rangées de hautes montagnes, que nous suivîmes jusqu'à 6 heures du soir, heure à laquelle nous campâmes. A cette place nous étions à environ deux lieues de la ligne feigneuriale de la Malbaie. Nous fîmes environ quatre lieues ce jour là, sur un pays brûlé dans toute cette distance, couvert presque uniquement d'une poussée de jeune épinette. Il nous fallut presque dans toute cette route marcher sur des arbres tombés, se croissant les uns les autres, à la hauteur de trois à quatre pieds, et sur de grosses pierres, autour desquelles la terre était toute brûlée. Le feu semble avoir aussi passé sur les montagnes. Tout ce que je vis de bois ce jour là, était d'épinette et de sapin, avec un bouleau çà et là. Dans le cours de la journée nous traversâmes deux petites rivières qui se déchargent dans la Rivière Malbaie. Thermomètre, 50, 86 et 68 °.

Mardi, 14.—Après avoir passé une misérable nuit à la pluie, nous nous mîmes en marche, et nous dirigeâmes notre course au N. N. O. vers la Petite Rivière Saguenay. A midi nous arrivâmes à deux petits lacs, au dernier desquels nous trouvâmes un vieux camp, où il y avait encore une tente de toile, qui, selon que notre guide nous en informa, avait été laissée l'hiver dernier par M. M. Brown et McNicol. Nous campâmes au bout du dernier lac, à 4 heures de l'après-midi, attendu qu'il commençait à pleuvoir fortement. Le pays que nous avons parcouru était, comme hier, un pays brûlé, excepté autour des lacs où le terrain est marécageux, et couvert de buissons. Thermomètre, 59, 72 et 63 °.

Mercredi,

Mercredi, 15.—Ce matin je déchargeai mon guide Abénaquis, n'ayant plus besoin de ses services, et Verreaux étant capable de servir de guide dans ces parties. Je donnai dix schelins à l'Abénaquis pour être venu jusque là. Après avoir fait sécher nos habits et nos couvertes, nous décampâmes et nous gagnâmes vers le Petit Saguenay, suivant toujours une direction N. N. O. Le pays brûlé s'étendait environ une lieue au delà des petits lacs, et alors nous montâmes une montagne longue, mais pas escarpée. De son sommet nous découvrions le Lac Noir, qui est la source de la Rivière Noire. Après dîner nous descendîmes la montagne par une pente douce, le long de laquelle on pourrait facilement faire un bon chemin. Un peu avant six heures du soir nous arrivâmes à l'extrémité occidentale du Lac Noir, et nous y campâmes pour la nuit. Le seul bois que nous avons vu ce jour là était du sapin et de l'épinette, et un bouleau noir çà et là, tous d'une petite venue. Les fruits sauvages croissent en profusion en beaucoup d'endroits. Le sol est un sable rougeâtre, tout couvert de grosses pierres, qui présenteraient un grand obstacle à l'ouverture d'un chemin d'été. Thermomètre, 65, 76 et 72 °.

Jeudi, 16.—Nous eumes un peu de pluie ce matin, mais pas assez pour nous empêcher de continuer notre route. Nous arrivâmes à un très petit lac ou plutôt étang, peu éloigné du Petit Saguenay, où Verreaux tua cinq canards sauvages. Nous déjeunâmes sur le bord de ce lac, et voyant que nous étions trop courts de provisions pour nous avancer plus loin vers la Rivière Saint-Jean, pour le moment, je me trouvai dans la nécessité de retourner à la Malbaie, pour ensuite reprendre cette route pour me rendre à l'Anse Saint-Jean dans le Saguenay. Jusque là il est aisé de faire un chemin d'hiver à partir de la Malbaie, mais quant à faire un bon chemin d'été, c'est ce qui est hors de question, à moins de grands frais. Notre course depuis la Malbaie jusqu'à ce point avait été nord et N. N. E. Ici nous primes une direction S. S. E. A environ une demi-lieue du dernier étang nous montâmes une haute montagne, d'où je pouvais voir dans toutes les directions. Tout ce pays paraît très montagneux, surtout du côté du Saint-Laurent et de la Malbaie. Sur les hauteurs du Petit Saguenay, il paraît y avoir un plateau d'une étendue considérable de chaque côté en gagnant vers le Saguenay. Du sommet de cette montagne je découvrais toute la chaîne de montagnes, au nord du Saguenay et de la Rivière Sainte-Marguerite, aussi bien que celles du Saguenay aux environs de la Trinité. Dans le cours de cette  
après

après-midi, nous traversâmes plusieurs petits cours d'eau qui se déchargent dans la Rivière Noire ; ils coulent tous entre de hautes montagnes ; nous en passâmes deux qui avaient été autrefois brûlées et qui sont couvertes maintenant d'une poussée si épaisse d'arbrisseaux, que ce fut avec beaucoup de difficulté que nous pûmes nous y frayer un passage. Nous campâmes à 6 heures du soir, bien fatigués, au milieu d'un brûlé, tout près d'une petite source d'eau, sous une touffe d'épinette et de sapin. Le bois, le même qu'hier, et presque tout brûlé quelques années auparavant. Les fruits sauvages étaient presque tous mûrs. Les mouches insupportables, surtout les brûlots. Thermomètre 68, 73 et 69 °.

Vendredi, 17.—Nous partîmes à 6 heures du matin pour nous rendre à la Malbaie. Nous voyageâmes tout le jour par des terrains brûlés, dont certains endroits n'avaient été brûlés que très récemment, et où les arbres étaient encore debout et si près les uns des autres, qu'à chaque instant nous nous déchirions les mains et le visage, et que nous mettions nos habits en lambeaux. C'était un pays très inégal, formé de collines et de vallons. Du haut d'une des hauteurs je vis sept lacs qui se succédaient, dont quelques-uns sont situés dans la seigneurie de la Malbaie. Je ne vis que du bois bon pour le chauffage. Il n'y a du pin et du cèdre que près de la Malbaie. Le sol est en général un sable rougeâtre sec. Peu de fruits sauvages, mais presque tous mûrs jusqu'à la Malbaie. Nous traversâmes deux rivières assez fortes pour faire aller des moulins. Il était six heures passées, lorsque nous arrivâmes aux premières habitations du haut de la Rivière Malbaie, et nous arrêtâmes bien fatigués, à une des maisons pour y passer la nuit. Nous étions aussi noirs que des nègres, ce qui venait du bois brûlé et de la sueur. Le soleil produisait une chaleur étouffante dans ces brûlés, et dans les coulées. Thermomètre, 58, 79 et 62 °.

Samedi, 18.—Ce matin j'engageai un homme pour me mener moi et mon bagage, dans une voiture, jusqu'à la Baie ; et j'arrivai à 9 heures du matin chez M. Chaperon, où je m'étais déjà retiré à la Malbaie. J'envoyais mes gens et le bagage à la Pointe au Pic, (où était mon canot,) avec ordre de le goudronner, et de tenir tout prêt pour partir pour le Saguenay, le lendemain matin. Thermomètre, 48, 77 et 56 °.

Dimanche,

Dimanche 19.—Rien de particulier ce jour là, si ce n'est que le bateau à vapeur le Waterloo vint ici en voyage de plaisir. Nous eumes plusieurs ondées de pluie. Thermomètre 55, 83 et 61 °.

Lundi 20.—Nous nous rendimes de grand matin à la Pointe au Pic, et nous mimes le canot à l'eau, mais nous fumes obligés de le remettre à terre, à cause qu'il commença à pleuvoir et qu'il ventait trop fort pour nous mettre en route. Nous passâmes la journée à la Pointe au Pic, et vers le soir il fit un vent tempestueux. Le thermomètre marqua 63, 76 et 62.

Mardi 21.—A neuf heures du matin je m'embarquai dans le canot avec mes deux hommes, les provisions etc., et à 3 heures de l'après-midi, nous étions au Port au Persil où est l'établissement de Maclaren. Nous arrêtâmes ici pour la nuit. En cet endroit il n'y a que quatre maisons. M. McLeod a un beau moulin à scies en cet endroit. Je conversai avec plusieurs personnes qui ont été employées pendant plusieurs années à tirer du bois pour le moulin à scies; mais elles ne connaissent rien du pays au dessous de la Rivière Noire, si ce n'est qu'il était tout Montagneux; Thermomètre 67, 89 et 71 °.

Mercredi 22.—A huit heures nous passâmes la Pointe au Persil, et nous entrâmes dans la Baie du Port aux Quilles. Ici nous cachâmes nos provisions dans une vieille cabane de pêcheurs et nous mimes notre canot en lieu de sûreté dans le bois. Cette baie est à une lieue au-dessous de la Rivière Noire, et à deux du Port au Persil. Nous nous enfonçâmes alors dans le bois, en suivant la Petite Rivière. Les hauteurs sont très élevées. Nous continuâmes à monter jusqu'à six heures du soir, après quoi nous campâmes sur le bord d'un petit ruisseau, qui nous fournit justement autant d'eau que nous en avions besoin. De cet endroit nous ne pouvions voir le St. Laurent, mais on voit dans l'intérieur jusqu'à une grande distance. Depuis le Port aux Quilles jusqu'à ces endroits, les hauteurs sont pauvrement boisées; on voit quelques érables par ci par là, et quelques pins et cèdres épars d'une qualité médiocre; le bouleau, l'épinette et le sapin sont les espèces les plus communes; les buissons sont épaisément croisés et les espèces en sont nombreuses; pour un bon pied de bon sol, il y en a dix de roches et de cailloux. Thermomètre, 65, 83 et 75 °.

Judi 23.—Nous nous mimes en marche à six heures du matin, en gagnant vers l'intérieur. Nous descendimes dans une profonde vallée, bien embarrassée de chablis et de buissons. Après cela nous montâmes une haute montagne, du haut de laquelle nous découvrimés sept petits lacs. Autour de ces lacs il y a une lisière de terrain plan, couvert d'épinette, de bouleau etc., rabougris. Nous passâmes entre ces lacs, dont  
le

le plus grand n'a pas plus d'une lieue de tour. Environ une lieue au-delà du dernier de ces lacs, nous arrivâmes à une haute montagne pelée, que nous montâmes, et du haut de laquelle nous découvriens les montagnes du Saguenay. Nous descendîmes par le côté du nord, et nous campâmes pour la nuit au pied de cette même montagne, sur le bord d'un petit ruisseau d'une bonne eau, qui coule dans un des petits lacs que nous venions de passer. Le sol que nous avions rencontré pendant toute notre marche de ce jour était une terre noire légère d'une qualité médiocre. Aux environs des lacs elle est un peu marécageuse, et dans quelques endroits nous tombions jusqu'aux genoux dans la mousse. Je ne vis ce jour là ni érable, ni cèdre, ni pin; rien autre chose que de l'épinette blanche et rouge, avec un petit bouleau et un petit tremble çà et là; les buissons sont très épais et entremêlés. Les fruits abondans en plusieurs endroits, mais encore tout verts. Thermomètre, 66, 79 et 68 °.

Vendredi 24.—Nous partîmes à six heures du matin, et nous gagnâmes en ligne droite vers le lieu où nous avions laissé notre canot et notre bagage. Nous y arrivâmes à midi et nous trouvâmes tout en bon état. Après avoir pris notre diner, nous nous embarquâmes et nous descendîmes à la Baie des Rochers, et nous campâmes à l'entrée de la Petite Rivière. Cette baie a environ deux milles de profondeur. Nous vîmes beaucoup de Marsouins et Loups-marins. Thermomètre, 66, 79 et 68 °.

Samedi 25.—Après avoir mis notre canot et notre bagage en sûreté, nous déjeunerâmes, et à sept heures du matin nous montâmes des hauteurs assez élevées et escarpées en cet endroit. De cette élévation nous découvriâmes deux petits lacs, vers lesquels nous dirigeâmes notre course. À midi nous arrivâmes au plus éloigné, qui est à environ une lieue et demie de la Baie des Rochers. Comme je ne trouvai ni ne vis rien dans ce quartier, qui mérite d'être mentionné, je retournai par une autre route en passant par des hauteurs, mais je rencontrai le même terrain. Bois et buissons les mêmes qu'hier. Sur les hauteurs près de la Baie, il y a quelques beaux bouleaux et cèdres. À six heures du soir, nous étions de retour à notre camp, à la Baie. Thermomètre, 67, 82 et 71 °.

Dimanche 26.—Nous nous embarquâmes à sept heures du matin pour nous rendre à la Baie de l'Echaffaud des Basques, ou Rivière aux Canards; mais lorsque nous fumes à la Pointe de la Baie des Roches, il ventait trop fort pour notre frêle embarcation, et nous mîmes à terre dans une petite anse, où nous restâmes jusqu'à midi, temps auquel nous nous embarquâmes de nouveau, et nous longeâmes de près le rivage ayant la mer et le vent en notre faveur. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, lorsque nous fumes poursuivis par un poisson monstrueux, ce qui nous fit gagner de nouveau la terre. Cet animal demeura quatre

heures aux environs de nous et il paraissait nous guetter. Il venait quelques fois à vingt pieds du rocher où nous étions. Il avait au moins vingt à vingt-cinq pieds de long, et la forme d'un brochet exactement ; il avait les machoires longues de cinq à six pieds avec une rangée de large dents d'une couleur jaunâtre, de chaque côté. Il se tenait quelques fois près d'une minute à la surface de l'eau. A cinq heures du soir, ne le voyant plus nous nous embarquâmes de nouveau, en longeant le rivage de près, et à sept heures nous arrêtâmes pour la nuit à la cabane de pêcheurs à l'Echaffaud des Basques. Deux hommes, un nommé Baptiste Simard et Coton Filion, qui montaient à la Malbaie, faisant la chasse aux Loups-mairins, mirent à terre en même temps que nous. Thermomètre, 71, 77 et 69 °.

Lundi 27.—Ce matin nous allâmes à l'embouchure de la Rivière aux Canards, et mettant notre canot et notre bagage en lieu de sûreté, j'envoyai mes deux hommes avec instruction de visiter la Pointe aux Bouleaux, tandis que je suivais la Rivière aux Canards toute cette distance, par-dessus les hauteurs. La rivière est plus large qu'elle ne paraît l'être à son embouchure, et les hauteurs ne sont pas aussi escarpées qu'elles le paraissent. Je montai jusqu'au sommet de la plus haute, d'où j'eus la vue de la Pointe aux Bouleaux et de tout l'intérieur. En différens endroits, entre les hauteurs, je découvrais les eaux du Saguenay. Il paraît y avoir une étendue de terrain plan en arrière de l'Anse Sainte-Etienne, et située entre des hauteurs. Je descendis des hauteurs vers le milieu de la Pointe aux Bouleaux, allant droit au Saint-Laurent, et je me rendis le long du rivage jusqu'à notre camp, où j'arrivai à 5 heures du soir. Mes gens arrivèrent un peu après moi. Cette pointe est d'une plus grande étendue qu'elle ne paraît d'abord au premier coup d'œil ; et je calcule qu'elle a au moins une lieue de profondeur. Cependant il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, car elle est bien connue. Le sol est bon ; le bois est principalement sapin, épinette, cèdre, bouleau, peuplier, &c. Je ne vis pas de pin sur cette pointe, mais sur les hauteurs on en rencontre un par-ci par-là. Il est difficile de se frayer un passage à travers les buissons qui sont épais et se croisent. Cette pointe est une place avantageuse pour y entreprendre un établissement, et il y a assez de terre pour deux cents habitans. Thermomètre, 69, 73 et 69 °.

Mardi, 28—Il y avait apparence de pluie hier au soir, et il plut tout le jour en ondées. A 10 heures du matin nous nous embarquâmes et nous piquâmes droit à Tadoufac, où M. Moreau nous reçut poliment. En cet endroit nous fîmes une fournée de pain

pain pour notre voyage dans le haut du Saguenay. Le temps étant chaud. Thermomètre, 66, 87 et 72 °.

Mercredi, 29.—A 8 heures du matin nous entrâmes dans le Saguenay, et nous montâmes avec la marée jusqu'au Bas Pierre. Ici nous eumes le malheur de mouiller notre poudre, et je renvoyai mes deux hommes à Tadoussac en acheter d'autre. Ils eurent une livre de M. Moreau, pour laquelle ils donnèrent 1s. 6d. Il étaient 6 heures lorsqu'ils furent de retour; nous montâmes alors à l'Anse St. Etienne, où nous arrivâmes à la nuit. L'eau étant basse nous eumes beaucoup de peine à gagner la terre. Thermomètre 66, 87, et 70 °.

Jeudi, 30.—Il commença à pleuvoir avant le jour, et la pluie continua jusqu'à 10 heures du matin, et alors le temps s'éclaircit; et après avoir mis le canot et le bagage en lieu de sûreté nous pénétrâmes dans l'intérieur. Nous n'avions pas été loin lorsqu' voyant le pays du haut d'une montagne, je m'aperçus qu'il y aurait plus avantage à y pénétrer par la Rivière au Foin, vis-à-vis de la Rivière Ste. Marguerite. Nous retournâmes donc l'Anse à St. Etienne, nous remîmes à l'eau et nous montâmes à la Rivière au Foin, où nous arrivâmes à 5 heures de l'après-midi, et nous campâmes. D'après le peu que j'avais pu voir à l'Anse St. Etienne, il me semblait qu'elle était environnée de hautes montagnes, avec quelques petits plateaux ou vallons entre elles. Le sol est bon, étant un mélange d'argile et de sable. Les arbres y sont plus gros qu'à la Rivière aux Canards; le bois est presque tout épinette, sapin, bouleaux, tremble, cèdre et épinette rouge. Le peu de pins que je vis n'étaient pas d'une belle venue. Les buissons y sont les mêmes que ceux que l'on rencontre communément sur les bords du Saguenay. L'entrée de l'Anse St. Etienne est très difficile à basse mer. Thermomètre 62, 76 et 67 °.

Vendredi, 31.—De bon matin nous montâmes sur les hauteurs qui sont en arrière de la Rivière au Foin, et qui ne sont pas aussi escarpées qu'elles le paraissent au loin. Derrière les montagnes on trouve un plateau parsemé d'éminences; je montai sur le sommet d'une, d'où je découvris les hauteurs de la Rivière aux Canards. Ce plateau s'étend jusqu'au haut du Petit Saguenay en forme de zig-zag. Le bois est le même que celui que nous avons décrit hier, ainsi que les bruyères. Le sol que j'examinai était une argile grise forte, mêlée de pierres par endroits. Si la Pointe  
aux

aux Bouleaux est établie, je ne doute pas que ces parties intérieures ne forment avec le temps une grande addition à cet établissement, et l'on peut même pousser les établissemens jusqu'au Petit Saguenay en suivant une direction sinueuse. Le climat paraît favorable ; le peu de fruits sauvages que je vis étaient tous mûrs, et les noisettes mêmes étaient bien avancées. Nous retournâmes à nos canots par une route serpentine entre les montagnes. Nous arrivâmes à notre camp à 7 heures du soir, non pas pour prendre du repos, mais pour être tourmentés par les mousquites. Thermomètre 65, 71 et 38 °.

Samedi, 1 Août.—Nous partîmes à 11 heures du matin de la Rivière au Foin et nous montâmes avec la marée jusqu'au Petit Saguenay, distance de 2 lieues. Je montai encore ici sur les montagnes pour parcourir de l'œil le pays situé en arrière ; et voyant que je ne pouvais rien découvrir de plus que je n'avais fait à la Rivière au Foin, je retournai à notre camp qui était une cabane de pêcheurs, à l'embouchure de la Rivière. Les hauteurs sont ici hautes et escarpées. Le temps fut frais ce jour là. Thermomètre, 40, 86 et 58 °.

Dimanche, 2.—Nous nous embarquâmes avant le jour, pour monter avec la marée jusqu'à l'Anse St. Jean, où nous arrivâmes avant midi et nous remontâmes la Rivière environ une demi-lieue, et l'eau devenant trop basse pour continuer à monter avec le canot, nous gagnâmes terre, et mettant le canot et le bagage en lieu de sûreté, nous prîmes des provisions et autres choses nécessaires et nous continuâmes à pied. Nous commençâmes notre marche à 8 heures du matin, en suivant le bord de la rivière une petite distance, après quoi nous montâmes les hauteurs en suivant un ruisseau qui se déchargeait dans la Rivière St. Jean. La montée n'est ni bien haute ni bien escarpée. A deux heures de l'après-midi nous arrivâmes sur les bords du Petit Saguenay que nous suivîmes une petite distance. Appercevant une haute montagne à notre droite, nous montâmes sur son sommet, d'où j'eus la vue de toute le pays environnant. Il paraissait y avoir quelques plateaux en toutes directions, qui paraissaient descendre en zigzag en arrière du Petit Saguenay. J'aperçus deux petits lacs à une certaine distance et je me dirigeai vers eux. A 6 heures du soir nous arrivâmes au premier, et nous campâmes sur ses bords pour la nuit. Le pays que nous avons traversé depuis l'Anse St. Jean, au moins la plus grande partie de ce terrain, est susceptible

susceptible d'être habitée. Il est bien boisé de toute espèce de bois, à l'exception du pin, dont il n'y pas dans l'intérieur. L'érable est rare, mais le frêne, le bouleau, le cèdre, le tremble, le sapin et toutes les espèces d'épinettes y croissent en abondance. Le sol est une forte marne grise, rocheuses en plusieurs endroits. Je ne vis aucun marécage, si ce n'est autour de ce lac. Nous vîmes peu de fruits sauvages. Thermomètre, 44, 88 et 79 °.

Lundi 3.—De bon matin nous nous mîmes en marche dans une direction sud. A midi nous atteignîmes le même petit lac, où nous avons déjeuné le 16 juillet. J'ai maintenant constaté ce dont je désirais m'affûrer, savoir la possibilité d'ouvrir un chemin de l'Ance St. Jean à la Malbaie. Ce serait un bon chemin d'hiver, mais pour un chemin d'été, la distance est si considérable, qu'il en coûterait trop pour en faire un passable dans cette saison. Avant d'arriver ici, nous passâmes quatre petits cours d'eau, qui, à ce que je crois, forment la Rivière du Petit Saguenay. Plus on avance dans l'intérieur plus le pays paraît pauvre. Depuis que nous avons laissé notre camp, nous n'avons vu d'autre bois que de l'épinette et du sapin, avec un petit bouleau ça et là. Le sol est une terre noire, légère et sablonneuse. Après avoir diné nous dirigeâmes notre course au N. O., vers la Rivière St. Jean. A 5 heures du soir nous traversâmes cette rivière, et nous montâmes les hauteurs de l'autre côté, où nous campâmes pour la nuit, bien fatigués et avec une grande faim. Le pays paraît bien montagneux au nord de la Rivière St. Jean, et il a été autrefois ravagé par le feu. Le pays que nous avons traversé aujourd'hui n'est pas aussi boisé que celui que nous parcourûmes hier, et il est beaucoup plus brûlé; le sol n'en paraît pas aussi bon, et il est beaucoup plus pierreux. Thermomètre 62, 85 et 72 °.

Mardi 4.—A 6 heures du matin nous nous remîmes en marche pour regagner le Petit Saguenay, le pays étant trop montagneux au nord de la Rivière St. Jean et vers La Trinité. Nous tombâmes sur un plateau, qui serpente entre les hauteurs et les montagnes, et à 6 heures du soir nous campâmes sur le bord d'un petit ruisseau, que nous avons passé le jour que nous partîmes de l'Anse St. Jean. Le terrain que nous avons parcouru aujourd'hui est généralement un bon sol; les arbres, les bruyères et le gazon sont dans un état florissant, partout où le feu n'a pas passé. Je vis peu d'érable et de frêne; les bois le plus commun sont l'épinette, le sapin, le cèdre et le bouleau. Le temps très chaud. Thermomètre,

mètre 65, 87 et 76 °. Les mousquites et les brulots nous affligé-  
aient par nuées, et il nous fallait endurer leurs piqûres ou nous é-  
touffer de fumée.

Mercredi 5 — Nous gagnâmes ce matin en droite ligne, notre  
canot et notre bagage, que nous avions laissés à la Rivière St.  
Jean, où nous arrivâmes à 11 heures du matin. Nous trouvâmes  
tout en ordre, nous déjeunâmes, et à 1 heure après-midi nous  
nous embarquâmes et nous montâmes à la Trinité, où nous cam-  
pâmes dans une cabane de pêcheurs. Je pris un des hommes  
avec moi pour remonter la rivière, qui est très basse. Cette ri-  
vière ainsi que la Rivière St. Jean court à l'ouest. A environ une  
lieue dans la rivière, je montai sur une montagne, d'où la vue  
s'étendait dans toutes les directions ; je ne vis autre chose que des  
éminences rocheuses et des montagnes, aussi loin que l'œil s'éten-  
dait. Je revins sur mes pas par la même route par laquelle j'étais  
venu, le long de la rivière. Il y a là beaucoup de frêne et d'é-  
rable, et quelques pins, mais les principaux bois sont le cèdre,  
népinette, le sapin et le bouleau. Les arbres sont tout d'une bon-  
de grosseur, et le sol est bon le long de la rivière. Il y a assez  
de terre pour deux ou trois fermes. Thermomètre 60, 89 et 73 °.  
Encore des nuages de mousquites.

Jedi, 6.—Les mousquites nous firent partir de grand matin.  
nous mimés à l'eau, et nous montâmes à la Baie des Ha-Ha, où  
nous arrivâmes à 10 heures du matin. Nous mimés à terre au  
Portage de l'Anguille, qui est à six lieues de la Trinité. Nous  
déjeunâmes, et ayant mis en cache notre canot et notre ba-  
gage, nous nous enfonçâmes dans le bois encore une fois (et pour  
la dernière fois.) Nous montâmes sur les hauteurs par une montée  
douce, jusqu'à environ une lieue de la Baie, où nous tombâmes  
dans un pays brûlé d'une certaine étendue en tout sens. Nous  
traversâmes deux petits cours d'eau qui se déchargent dans la Ri-  
vière à l'Anguille, si je puis l'appeler rivière elle-même, tant elle  
est petite ; et à 6 heures nous campâmes sous une belle touffe d'ar-  
bres verts, sur le bord d'un ruisseau d'une eau excellente. De-  
puis la Baie des Ha-Ha jusqu'à cet endroit le sol est en général  
une bonne marne grise, mêlée par endroits de pierres. Le bois  
est d'une assez belle venue, et des espèces communes sur les bords  
du Saguenay, savoir :—Cèdre, épinette, sapin, bouleau, tremble  
et peuplier. Les bruyères sont de toutes sortes, et en plusieurs  
endroits

endroits on s'y fraie difficilement passage. Temps excessivement chaud. Thermomètre, 64, 89 et 86°.

Vendredi, 7.—Nous partimes un peu avant 6 heures du matin, et nous primes une direction S. S. O. entre deux chaînes de montagnes, l'une au sud et sud-est de nous, et l'autre à l'ouest et nord-ouest. C'est en général un pays brûlé, encombré de bois chablis, et recouvert d'une jeune poussée de bouleau, de frêne, de sapin et d'épinette. Le sol est de différentes qualités, mais consiste généralement en une pauvre argile rouge très rocheuse. Dans le peu d'endroits où le feu n'a pas passé, le bois a bonne mine, et est d'une belle venue; le bouleau blanc, le sapin et l'épinette sont les plus communs, et sont entremêlés de quelques cèdres. Je n'ai vu aujourd'hui ni frêne ni érable. Nous traversâmes plusieurs ruisseaux, mais nous ne rencontrâmes aucun lac. Vers le soir je montai sur une haute montagne, d'où j'eus la vue du pays environnant, et d'où j'aperçus les montagnes qui sont au nord du Saguenay. Depuis cet endroit jusqu'à la Trinité, le pays me parut être une rangée continuë de hautes montagnes. C'est parmi ces montagnes, sans doute, que la Rivière de la Trinité et Saint-Jean prennent leurs sources dans divers petits lacs, que j'apercevais parmi les hauteurs. Cette hauteur paraît traverser la Rivière Malbaie, et atteindre, si elle n'est pas la même, la rangée qui passe entre la Baie Saint-Paul et le haut de la Rivière Sainte-Anne; et la chaîne de montagne qui est à l'ouest nord-ouest de celle-là paraît être la même que celle qui court à l'ouest de la Rivière Sainte-Anne. Ce doit être dans cette chaîne de la Rivière de la Malbaie prend sa source. Je tiens d'un sauvage Abénaquis que la Rivière de la Malbaie, et la Belle Rivière qui se décharge dans le Lac Saint-Jean, prennent leurs sources à moins d'une journée de marche l'une de l'autre. Descendant de la montagne nous campâmes à ses pieds. Thermomètre 65, 87 et 78°. Nous eumes un peu de tonnerre et quelques éclairs ce jour là, mais pas de pluie.

Samedi, 8.—Après une nuit sans repos, à cause de la fumée et des moustiques, nous nous mimes en marche de bonne heure ce matin. Nous tenions une direction nord. Laisant les montagnes à l'ouest de nous, nous tombâmes sur une rivière, que je crois être la Vipouscoire Sipay, ou Rivière Brûlée, qui se décharge dans la Baie des Ha-Ha. Nous la suivimes une petite distance, et voyant que les hauteurs devenaient trop escarpées nous tournâmes

ournâmes à l'est pour regagner le Portage de l'Anguille, marchant continuellement dans un pays brûlé, et un peu avant 6 heures nous campâmes sur le bord d'un petit ruisseau, non pour prendre du repos, mais pour être tourmentés par les mousquites. Le sol commence à avoir une meilleure apparence. Je ne puis dire que peu de chose du bois que j'ai vu aujourd'hui, n'ayant vu que bien peu de bois en verdure. Parmi les troncs de pin brûlé, il y en avait de très gros. Il est bien connu que lorsque le feu passe dans un endroit, il y a des espèces de bois qui ont été brûlés qui ne repoussent jamais. Il paraît y avoir quelques hauteurs élevées entre nous et la Baie. Thermomètre, 68, 90 et 84 °.

Dimanche, 9.—Nous ne primes aucun ou que peu de repos cette nuit, à cause de la pluie et des mousquites. Quoiqu'il plût fort, nous décampâmes un peu après 6 heures du matin, et nous regagnâmes le Portage de l'Anguille en ligne droite, et nous y arrivâmes à 5 heures du soir, mouillés, fatigués et avec une grande faim, car nous n'avions rien eu à manger de tout le jour. Cependant, ayant fait une bonne cabane, avec une toile de tente huilée, et allumé un bon feu dedans, nous nous trouvâmes tout-à-fait à notre aise, et je donnai à mes gens pour boire pendant leur souper une bouteille d'esprit, qui leur fit oublier leurs fatigues. Le sol que nous avons vu dans notre course de ce jour était bon, et le bois assez grand, où le feu n'avait pas passé. Cette partie du pays est parsemée de collines et de vallées, et les hauteurs ne sont pas assez escarpées pour ne pouvoir être cultivées; c'est près de la Baie qu'elles sont le plus hautes et le plus escarpées. Je supposerais que la distance entre la Baie des Ha-Ha et la Rivière de la Malbaie, est en droite ligne d'une quinzaine de lieues. Je calcule que nous avons fait, depuis que nous avons laissé le Portage de l'Anguille, entre 36 et 40 lieues, en faisant une espèce de tour. Thermomètre aujourd'hui 66, 71 et 64 °.

Lundi, 10.—Ce matin, après avoir fait sécher nos hardes, couvertes, &c. nous embarquâmes dans notre canot pour retourner à Québec. Quoique le temps eût une apparence menaçante au nord-ouest, nous descendîmes le Saguenay avec la marée, par un temps parfaitement calme, jusqu'à ce que nous fumes arrivés au Tableau; et là nous fumes pris par la pluie, et le vent devint si fort, que ce fut avec toute la peine et le danger du monde que nous gagnâmes terre à la Petite Pointe. Au-dessous du Tableau nous eumes peu de pluie, mais le vent continua à souffler avec tant de furie que nous fumes retenu sur le rivage tout le restant du jour. Thermomètre, 63, 58 et 54 °.

Vendredi,

Mardi, 11.—Ce matin le vent était encore trop fort pour que nous puissions avancer ; mais à 8 heures du soir, il commença à s'abattre, et nous nous embarquâmes sur le champ avec la résolution de marcher toute la nuit. Cependant à 11 heures du soir nous fumes encore une fois obligés de mettre à terre ; le vent était devenu encore violent, et il pleuvait beaucoup. Thermomètre, 56, 60 et 65 °. A 11 heures du soir il s'arrêta à 46 °.

Mercredi, 12.—A 11 heures du matin le temps redevint beau et calme ; nous nous embarquâmes et nous descendîmes à Tadoussac, où nous arrivâmes à 5 heures du soir. Ici nous trouvâmes Messieurs L'Espérance et Coméau, qui étaient en voyage pour Québec. Thermomètre, 54, 72 et 64 °.

Jedi, 13.—A 10 heures du matin nous embarquâmes avec les deux Messieurs dont nous venons de parler, dans une chaloupe qu'ils prirent pour monter à la Malbaie. Je laissai mon canot à Tadoussac, vu qu'il était tout usé. Lorsque nous fumes arrivés à la Batture aux Allouettes, il nous fallut attendre le montant de la marée pour passer dessus. Nous mîmes à l'ancre au-dessous de la Baie des Roches. Nous eumes un gros vent du nord-ouest avec de fortes ondées de pluie pendant la nuit. Thermomètre, 58, 69 et 41 °.

Vendredi, 14.—Aujourd'hui nous nous rendîmes au Port au Saumon ; et malgré le vent et la marée nous passâmes encore la nuit sur l'eau. Thermomètre, 39, 54 et 43 °.

Samedi, 15.—De bonne heure ce matin nous arrivâmes à la Malbaie. Je pris mes anciens logemens avec mes gens, &c. Thermomètre, 58, 76 et 67 °.

Dimanche, 16.—N'y ayant pas de goëlette ici, je louai une chaloupe pour me monter à Québec.

Lundi, 17.—A 1 heure de l'après midi, je m'embarquai avec Verreux pour monter à Québec avec la marée montante. Nous arrivâmes à l'Île aux Coudres à 7 heures du soir, et nous jetâmes l'ancre pour attendre la marée.—Thermomètre, 58, 90 et 69 °.

Mardi, 18.—Nous levâmes l'ancre à 2 heures de l'après-midi, avec un vent léger du nord-est, et nous arrivâmes à Québec à 3 heures de l'après-midi, où je déchargeai mes deux voyageurs.

## [B.]

Extrait du Journal de l'Exploration du pays situé au Nord-Ouest des Seigneuries, sur le Fleuve St. Laurent, depuis la ligne Sud-Ouest de celle Saint Gabriel jusqu'à la ligne Nord-Est de celle Batiscan :— Commencé le deuxième jour du mois d'août, et continué jusqu'au dix-septième jour du mois de septembre, de l'année mil huit cent vingt-neuf, par Jean Pierre Proulx, Arpenteur juré.

J'ai commencé cette dite exploration par le côté nord-ouest de la Rivière Jacques Cartier et à environ deux milles, au nord-est de la ligne sud-ouest de la dite seigneurie St. Gabriel. A cet endroit, les grandes écores de cette rivière sont très élevées, principalement par le côté nord-ouest, mais sont de terre cultivable et d'une assez bonne qualité. Les espèces de bois dominantes consistent en érable, merisier, hêtre, bois-blanc, épinette et sapin. Une fois cette grande écore montée, le terrain devient plus plat l'espace d'un quart de mille. Ensuite sa surface est irrégulière, il y a moins de bois franc et la terre est d'une qualité inférieure à la précédente. A environ deux milles de la dite Rivière Jacques Cartier, est le Lac Saint Michel, qui a environ un mille de long sur deux tiers de large, auprès du quel il y a quelques petits rochers et l'espèce de bois dominante, est du sapin, épinette et bouleau. A un demi-mille de ce lac, le bois est mêlé et la terre assez bonne, quoiqu'il y ait encore de petits rochers çà et là. A environ deux milles du dit Lac Saint Michel, est le Lac Tataray, qui a environ deux milles de long sur un demi de large, lequel abonde en excellens poissons; il est la source principale de la Rivière aux Pins, et est entouré par de moyens rochers, excepté à son extrémité nord-ouest, où ses écores sont plus basses et les rochers disparaissent. Partant de ce dit lac, il y en a quatre autres petits, dans l'espace d'un mille, qui rendent la surface du terrain irrégulière; mais la terre est cultivable et est passablement bonne, les espèces de bois dominantes sont de l'épinette, sapin, bouleau et aunaie; ce même terrain continue jusqu'à un gros ruisseau qui coule à l'ouest et avec beaucoup de rapidité. La distance entre le dit ruisseau et les derniers lacs, est d'un mille et trois quarts. Entre ce ruisseau et la rivière Touridlez, il y a une forte montagne, le sommet de laquelle est couvert par des rochers qui varient en hauteur et superficie; mais son déclin de part et d'autres, est de terre cultivable, les espèces de bois sont du merisier, bouleau, épinette et sapin.

La Rivière Touridlez, est une des principales branches de la Rivière Sainte Anne, elle coule sur un lit de pierres, avec beaucoup de rapidité et vers le nord-ouest ouest; le valon dans lequel elle serpente à environ un arpent et demi de profondeur; mais en s'approchant de la Rivière Sainte Anne, les grandes écores s'abaissent et lui laissent un passage plus libre,

libre, en sorte que son valon devient à avoir sept ou huit arpents de profondeur, et est de très bonne terre cultivable. Partant de cette dite rivière le terrain relève beaucoup et continue ainsi par échellons, environ deux milles, et la terre est cultivable, dans cet espace de terrain, et c'est du bois franc mêlé de toute espèce qui couvre sa surface ; à la suite de ces deux milles, il y a une chaîne de rochers qui s'étend environ un mille et demi du sud-est au nord-ouest, et qui est entre-coupée par plusieurs petits lacs, d'une profondeur considérable, l'eau desquels coule à la Rivière Sainte Anne. Partant du dernier de ces lacs il y a une forte montagne à descendre, qui a environ un mille, elle a plusieurs échellons qui donnent des descentes extrêmement roide. Vers la moitié de cette dite montagne, la terre devient cultivable et elle est passablement bonne ; dans le pied de laquelle passe la dite Rivière Sainte Anne, d'un arpent et un tiers de large, coulant sur un lit de pierre et avec beaucoup de rapidité, elle serpente dans un très petit valon, qui est bordé par le côté nord-ouest par la montagne Talayale, qui n'est rien autre chose qu'un rocher aride et d'une hauteur considérable. Cette dite montagne se trouve interrompue par une branche de rivière d'environ soixante pieds de large qui se précipite avec une rapidité extraordinaire du haut en bas de ces rochers, et va se perdre dans la Rivière Sainte Anne à environ un quart de mille au sud-ouest d'ici. A environ un mille, sur le haut de cette montagne, j'ai trouvé trois petits lacs, qui sont entourés par de forts rochers, l'eau desquels coule vers le sud. Depuis la Rivière Sainte Anne à venir à ces dits lacs, la surface du terrain est très irrégulière et couverte de rochers, le bois est du sapin, épinette et bouleau.

Depuis ces dits lacs à monter à la troisième Rivière Sainte Anne, il y a environ quatre mille et demi ; dans cet espace, la surface du terrain est en grande partie couverte par des rochers, qui diffèrent en hauteur et superficie et se dérivent indirectement les uns des autres, entre lesquels, on trouve quelques pièces de terre cultivable, mais d'une foible étendue et d'une qualité bien moyenne, excepté qu'en approchant cette dernière rivière, il y a dans le bas de la grande écore, du côté sud-est, beaucoup de terre cultivable, entre les petits rochers qui se trouvent encore dans cette dite écore.

Cette dite troisième Rivière Sainte Anne a un arpent de large, coulant sur un lit de grosses pierres, avec beaucoup de rapidité et vers le sud. Le vaillon dans lequel elle serpente, est très étroit et est bordé par le côté nord-ouest, par une forte montagne, le sommet de laquelle est couvert par un rocher, sur le haut de ce dit rocher il y a un petit lac qui coule au sud. A quelques pas au nord-ouest de ce lac, le terrain commence à descendre avec une pente extrêmement roide, et à environ un mille de la dite troisième rivière, j'ai rencontré une branche de cette dite rivière de quatre-vingts pieds de large, coulant sur un lit de grosses pierres et de roc, entre deux forts rochers, principalement celui du côté nord-ouest, qui est considérablement élevé et escarpé.

Partant

Partant de cette dite branche de rivière, j'ai continué environ cinq milles et demi vers le nord-ouest, et dans cet espace de terrain, je n'ai trouvé que des rochers qui sont entre-coupés par de petits lacs et ruisseaux. Le bois sur ces rochers consiste en épinette, sapin, bouleau, &c. d'une cru très petite.

Au bout de ces cinq milles et demi, j'ai commencé à traverser vers le sud-ouest, et ai continué ainsi environ six milles, dans cet espace de terrain, j'ai toujours trouvé la même chaîne de rochers, vers la mi-distance j'ai rencontré une forte montagne, qui paraît se dériver du nord au sud ; dans le déclin ouest j'ai trouvé plusieurs petits lacs, et au bout des six milles, j'ai rencontré une branche de la Rivière Batiscan, appelée Rivière Pierre, de soixante pieds de large, coulant sur un lit de grosses pierres, avec beaucoup de rapidité et vers l'ouest ; de là, j'ai pris une direction à peu près sud-est, pour aller sortir à Fossambault. Partant de cette dite rivière, le terrain relève beaucoup, et à environ trois quarts de mille, j'ai trouvé deux petits lacs, qui coulent à la dite Rivière Pierre et qui sont entourés par de forts rochers, et à environ trois milles de la dite Rivière Pierre, j'ai rencontré une forte montagne, qui paraît se diriger ici du nord-est au sud-ouest, et qui fait la séparation des eaux d'entre le Batiscan et la Sainte Anne. Après avoir descendu cette dite montagne, j'ai trouvé deux petits lacs, qui sont bordés par de forts rochers ; mais à la distance d'environ deux milles de ces dits lacs, les montagnes deviennent plus régulières et commencent à descendre par échellons, en inclinant vers l'est. Les rochers disparaissent et la terre est cultivable. Le bois de construction consiste principalement en érable, merisier, hêtre, épinette et sapin. Ce même terrain continue jusqu'à la troisième rivière Sainte Anne, qui coule sur un lit de grave, avec un peu de rapidité et vers le sud. Le vallon dans lequel, elle serpente à environ deux ou trois arpents de profondeur et la terre est d'une bonne qualité. Les espèces de bois principales sont du frêne, orme, peuplier et aunaie. La grande écore du côté sud-est, est très élevée ; mais d'une manière régulière et graduelle. Ensuite la surface du terrain est irrégulière, mais le sol est d'une bonne qualité. Le bois de construction consiste en érable, hêtre, merisier, épinette et sapin. Ce même terrain continue jusqu'à la Rivière St. Anne, laquelle coule sur un lit de grave et avec peu de rapidité, vers le sud. Le vallon dans lequel elle serpente à environ deux ou trois arpents de profondeur et la terre est d'une bonne qualité. Les espèces de bois principales, sont du frêne, orme, peuplier et aunaie. La grande écore du côté sud-est est très élevée ; mais d'une manière régulière et graduelle. Ensuite la surface du terrain est irrégulière, mais le sol est d'une bonne qualité. Le bois de construction consiste en érable, hêtre, merisier, épinette et sapin. Ce même terrain continu jusqu'à la rivière Sainte Anne, laquelle coule sur un lit de grave et avec peu de rapidité ; elle a plusieurs isles d'une certaine étendue et la terre y est d'une bonne qualité :

qualité; le valon dans lequel elle serpente a environ quatre ou cinq arpents de profondeur. Ensuite commence les grandes écores du côté sud est de la dite rivière Sainte Anne, qui ne sont pas bien élevées et sont de très bonne terre, jusqu'à la distance d'environ deux milles de cette dite rivière, là où il y a plusieurs petits lacs, auprès desquels se trouvent quelques petits rochers, entre lesquels il y a plusieurs pièces de terre cultivable et d'une assez bonne qualité. Entre ces dits lacs et celui de St. Joseph, il y a une élévation régulière, de très bonne terre. Le bois de construction consiste en érable, merisier, hêtre, &c. &c. Ensuite j'ai descendu au moulin de Fossambault et j'ai commencé à remonter vers le nord-ouest, auprès de la ligne seigneuriale entre Fossambault et le Bourg-Louis. Partant des derniers établissemens de la dite seigneurie Fossambault, le terrain est presque horizontal jusqu'au lac Sergent, excepté qu'aux différens petits courants qui serpentent dans ce territoire, il y a de petites cavées, dans lesquelles, les espèces de bois dominantes sont du cèdre, épinette, sapin, frêne et aunaie, sur du terrain plat; le bois est du merisier, hêtre, érable, épinette et sapin. La terre est d'une bonne qualité. Ce dit lac Sergent est bordé par des terres basses, excepté par le côté nord-ouest là où le terrain s'élève graduellement environ un mille. Ensuite, il incline au nord-ouest et il y a un petit rocher à descendre dans le pied duquel passe un gros ruisseau coulant vers le sud-ouest, et après l'écore du nord-ouest montée, le terrain est presque horizontal jusqu'à la décharge du lac aux Sept Isles, qui est la branche principale de la Rivière Port-Neuf, ses écores sont un peu élevées. Entre le dit lac Sergent et la décharge du lac aux Sept Isles, la terre est d'une bonne qualité, les espèces de bois principales sur les petites élévations sont de l'érable, hêtre, merisier, épinette et sapin, dans les endroits les plus plats sont de l'épinette, cèdre, frêne, sapin et aunaie. Partant de la dite décharge ou Rivière Port-Neuf, le terrain s'élève graduellement environ trois quarts de mille. Ensuite, il commence à incliner à la rivière Sainte Anne, et à une petite distance il y a une savanne à traverser, d'un demi mille, là où le terrain est horizontal et d'une mauvaise qualité, après cette dite savanne passée, le bon terrain recommence et continue jusqu'à la dite rivière Sainte Anne, et qui s'abaisse par degrés. Les espèces de bois dominantes, entre la dite Rivière Port-Neuf et Sainte Anne, sont du merisier, épinette, sapin et aunaie; la distance est d'environ deux milles. La dite Rivière Sainte Anne, coule ici sur un lit de grave et avec peu de rapidité, dans laquelle il y a plusieurs isles d'une assez grande superficie et qui sont de très bonne terre, le vallon dans lequel elle serpente a environ cinq arpents de profondeur, et ses grandes écores sont peu élevées, mais celle du côté nord-ouest l'est un peu plus que l'autre, et après cette écore montée le terrain est horizontal jusqu'à la troisième rivière, là où il y a aussi une côte à descendre d'une moyenne hauteur, dans le pied de laquelle il y a un très beau vallon, avant que d'arriver à cette dite troisième rivière, qui coule sur un lit de grave et avec peu de rapidité, dans laquelle

quelle il y a plusieurs isles, d'une étendue assez considérable et de très bonne terre. La distance entre ces deux dernières rivières, est d'environ deux milles, la terre est d'une bonne qualité, le bois de construction consiste en érable, merisier, hêtre, épinette et sapin.

L'écore du côté nord-ouest qui borde le vallon de cette dite troisième rivière, est un peu haute et escarpée, mais une fois qu'elle est montée le terrain est horizontal environ un mille. Ensuite il commence à incliner au nord-ouest, l'espace d'un demi-mille, au bout duquel j'ai rencontré une petite rivière de quarante pieds de large, coulant sur un lit de grosses pierres, avec beaucoup de rapidité et vers l'est.

Le terrain entre ces deux dernières rivières, est d'une bonne qualité, le bois consiste en érable, merisier, hêtre, &c. Du côté nord-ouest de cette petite rivière, il y a une forte côte à monter et qu'il faut descendre aussitôt, à environ un demi-mille de la dernière petite rivière ; je l'ai encore rencontrée qui vient du nord ; ici elle est bordée du côté ouest par une forte montagne, laquelle j'ai montée obliquement et son sommet est couvert par un fort rocher, (c'est ici où finissent les terres cultivables de la Rivière Sainte-Anne,) et après avoir descendu un échelon de ce dit rocher j'en ai trouvé un autre à monter et enfin à la distance d'environ quatre milles et demi de la dernière petite rivière, j'ai commencé à trouver des petits lacs, et dans l'espace d'environ trois milles et demi, j'en ai trouvé cinq, qui sont tous bordés, et séparés les uns des autres par des rochers arides, extrêmement élevés et escarpés ; l'eau de ces lacs coule au sud-ouest. Du côté nord-ouest du dernier, il y a une forte montagne qui est couverte par de petits rochers qui rendent sa surface irrégulière, et il y a environ un mille et demi à la traverser, dans le pied nord-ouest de laquelle passe la Rivière Ferrée de soixante pieds de large coulant sur un lit de roc, avec beaucoup de rapidité et vers le sud-ouest, elle va se perdre dans le Lac Long.

Cette dite rivière est bordée du côté nord-ouest par un fort rocher, le sommet duquel est assez plat, environ un demi-mille. Ensuite, il y a une forte chaîne à monter qui a le sommet très irrégulier et à environ deux milles de la dite Rivière Ferrée, commence une descente qui est extrêmement roide et qui continue environ un mille, dans le pied de laquelle passe la Rivière des Aulnaies de trente pieds de large, coulant sur un lit de sable, avec un courant très lent et vers l'ouest elle prend son eau dans un lac  
qui

qui est à une petite distance à l'est d'ici, va se perdre dans un autre qui est à l'ouest, à-peu-près à égale distance, et ensuite coule au Batiscan.

La montagne qui sépare cette petite rivière d'avec la Rivière Ferrée, est la hauteur des terres, entre le Sainte-Anne et le Batiscan, dans le déclin nord-ouest de cette dite Montagne il y a environ la moitié du terrain qui peut être cultivé et qui est passablement bon, le bois dans cette partie consiste en érable, merisier, épinette et sapin. La dite Rivière des Aunaies serpente dans un petit vallon de très bonne terre, dans lequel, il y a beaucoup d'Aunaies.

Partant de cette dite rivière, il y a une forte montagne, qui s'élève graduellement, le sommet de laquelle est assez plat et a environ un demi-mille de profondeur. Ensuite il faut descendre une certaine hauteur, mais bien doucement et à la distance d'environ un mille et-demi passé un gros ruisseau coulant à l'ouest. Dans cette dernière montagne, il y a environ le tiers du terrain qui peut être cultivé entre les petits rochers qui se trouvent sur la surface, le bois est de l'érable, hêtre, merisier, épinette et sapin. Du côté nord-ouest de ce gros ruisseau, il y a aussi une forte montagne, sur laquelle il y a quantité de rochers et le bois est d'une mauvaise qualité, dans le déclin nord-ouest j'ai passé entre deux petits lacs, qui coulent à la Rivière des Aunaies. Par le côté nord-ouest de ces dits lacs, le terrain s'élève très doucement et continue ainsi environ un demi mille au bout desquels il devient horizontal, environ un tiers de mille. Ensuite, il y a une forte descente qui incline au nord, dans le pied de laquelle passe la Rivière Pierre, qui est aussi une branche du Batiscan, coulant sur un lit de sable et très lentement, dans un canal profond et dans un assez beau vallon de bonne terre. A l'endroit où je suis arrivé à cette dite rivière, il y a trois petits lacs, qui lui donnent une largeur beaucoup plus considérable, que celle qu'elle conserve le reste de son cours. Dans la dernière montagne que je viens de passer, il y a au moins la moitié du terrain qui peut être cultivé et la terre est d'une bonne qualité, le bois de construction consiste en érable, merisier, hêtre, épinette et sapin, et la distance entre la dite Rivière des Aunaies et l'endroit où j'ai passé celle-ci est d'environ sept ou huit milles.

Dans la partie inférieure du dernier lac, qui est dans la dite Rivière Pierre, se trouve l'embouchure de la Rivière Linchèque,  
de

de quatre vingts pieds de large, coulant sur un lit de sable et très lentement. Partant de la dite Rivière Pierre, le terrain s'élève par degrés environ un mille. Ensuite, il incline au nord-ouest avec une pente assez douce, environ deux milles et demi, dans le pied de cette descente passe la Rivière Batiscan, qui a environ deux arpents et demi de large, coulante sur un lit de grave avec peu de rapidité et vers le sud. Elle serpente dans un vallon de deux ou trois arpents de profondeur. Le terrain entre la Rivière Pierre et le Batiscan, est presque tout cultivable et la terre est d'une bonne qualité, l'espèce de bois dominant est de l'érable, merisier, hêtre, épinette et sapin.

La température paraît être beaucoup plus chaude sur le Batiscan, que sur la Sainte-Anne, car les mêmes espèces de fruits qui étaient verts sur cette dernière lorsque je l'ai traversée, étaient mûrs quand je suis arrivé à la première, ce qui annonce une différence d'au moins quinze jours dans la saison, et cela peut être attribué à ce que le Batiscan coule dans un canal beaucoup plus profond que celui du Sainte-Anne.

Le vallon du côté nord-ouest de la dite Rivière Batiscan, est bordé par un moyen rocher, et ensuite le terrain s'élève par degrés (qui est une terre cultivable et d'une assez bonne qualité) jusqu'à la distance d'environ deux milles et demi, après cette distance il y a beaucoup de fortes montagnes qui sont couvertes par des rochers, dans cette chaîne de montagnes j'ai trouvé trois petits lacs qui sont bordés par des rochers extrêmement escarpés, du côté nord-ouest de ces lacs il y a une forte montagne à monter et qu'il faut descendre aussitôt avec une pente très roide, dans le pied de laquelle passe la Rivière Propre, de quatre vingt-dix pieds de large, coulant sur un lit de grosses pierres et avec beaucoup de rapidité, elle serpente entre deux fortes montagnes, la distance entre cette dite rivière et le Batiscan, est d'environ six milles et il n'y a que dans environ trois milles de distance, partant de la dite Rivière Batiscan, que la terre est cultivable, dans les autres trois milles il y a aussi quelques pièces qui peuvent être cultivées, mais qui sont d'une très petite étendue.

Partant de la dite Rivière Propre, j'ai été vers le sud, et à une distance d'environ trois milles j'ai rencontré un petit lac, et à un mille plus au sud, j'ai passé entre deux autres petits, l'eau de ces trois lacs coule à l'ouest, et ils sont entourés par de fortes montagnes qui sont presque toutes couvertes par des rochers, entre la  
dite

dite Rivière Propre et ces dits lacs, il y n'a que très peu de terre cultivable, entre les rochers qui couvre la surface de ce territoire. Le bois de construction y est assez bon, principalement dans le déclin de ces rochers. Ce même terrain s'étend jusqu'à un autre petit lac qui est à environ quatre milles des deux derniers, ci-devant mentionnés, l'eau duquel coule à l'ouest. Ensuite, j'ai pris une direction pour aller passer au Lac Long qui est au sud-est ou à-peu-près, et partant du dit dernier lac j'ai monté une montagne, dans laquelle il y a de petits rochers çà et là jusque sur le haut là où le terrain commence à incliner à la Rivière Batiscan et continue ainsi en s'abaissant par degrés jusqu'au vallon de cette dite rivière, dans toute cette grande descente la terre est cultivable et d'une assez bonne qualité ; le bois de construction dans les parties qui inclinent, consiste en érable, merisier, hêtre, épinette et sapin, et dans les parties plates, c'est du frêne, tremble, épinette, sapin et aulnaies ; plusieurs petits courants arrosent ce territoire.

Le vallon dans lequel la Rivière Batiscan serpente ici, est d'environ sept ou huit arpents de profondeur et la terre est de la meilleure qualité ; le bois, est du frêne, tremble, peuplier, orme et aulnaie, il y a aussi quelques pins çà et là. Les petites écores de cette dite rivière font de terre glaise, excepté un lit de fable fin de quinze à dix-huit pouces d'épais, qui repose sur cette glaise. Cette dite rivière est très profonde et coule avec un courant extrêmement lent, dans cette partie ici. Le terrain du côté sud-est s'élève par degrés jusqu'à une distance d'environ trois milles, et la terre est d'une bonne qualité, le bois est à-peu-près le même que du côté nord-ouest de cette dite rivière. Après ces trois milles, commence une forte montagne ; mais qui s'élève assez régulièrement ; elle a le sommet couvert par de petits rochers qui rendent le terrain presque inculte. Dans le déclin sud-est de cette dite montagne, j'ai passé entre deux petits lacs qui sont bordés par des rochers de moyenne hauteur et ces dits rochers s'étendent environ un mille, et ensuite, je me suis trouvé dans le déclin ouest d'une forte montagne, qui est de terre cultivable, excepté que sur le sommet il y a de petits rochers çà et là, qui rendent la surface irrégulière, et elle va se terminer à la partie supérieure du Lac Long, qui a environ cinq milles de long sur un de large dans sa plus grande largeur, il abonde en excellent poisson, il est entouré par des terres hautes, mais qui s'élèvent par degrés, étant cultivables et  
d'une

d'une assez bonne qualité. Le bois est généralement de l'érable, merisier, hêtre, épinette et sapin,

Ce dit lac est la fontaine principale de la Rivière Noire qui a deux tiers d'arpent de large, coulant sur un lit de pierre et de grave, avec un peu de rapidité, et va se perdre dans le Sainte-Anne, dans la Seigneurie des Grondines; cette petite rivière serpente dans un petit vallon de deux ou trois arpens de profondeur, qui est bordé de chaque côté par des fortes écores; mais qui s'élèvent par degrés et qui sont de terre cultivable et d'une assez bonne qualité. Le bois de construction sur les parties élevées consiste en érable, merisier, hêtre, épinette et sapin, et dans les parties basses c'est du frêne, tremble, peuplier, épinette, sapin et aulnaie.

J'ai descendu par le côté ouest de la dite Rivière Noire, qui jusqu'aux premiers établissemens, qui sont sur la Rivière Sainte-Anne et dans la dite Seigneurie des Grondines, de là je me suis rendu aux établissemens les plus reculés sur la Rivière Batiscan et de la Seigneurie Sainte-Anne, là où je me suis muni d'un canot et j'ai remonté la dite Rivière Batiscan, jusque dans le pied des grands courants, distance d'environ soixante-quinze milles du Fleuve Saint-Laurent.

La partie de cette dite rivière qui coupe les Seigneuries de Sainte-Anne et des Grondines, est presque droite, elle a cinq chûtes, entre lesquelles son courant, est très lent et elle est généralement profonde, son cours est du nord au sud, ces petites écores sont basses excepté auprès des chûtes, où elles sont un peu élevées. Rendu à environ trois milles et-demi au-dessus de la dite Seigneurie des Grondines, j'ai été explorer le pays du côté nord-ouest de la dite Rivière, jusqu'à la profondeur de sept ou huit milles. Partant de la dite rivière il y a un vallon de cinq ou six arpents de profondeur. Ensuite, le terrain relève graduellement environ deux milles et-demi, après cela il s'élève par degrés et les échellons sont un peu roide et quelques-uns sont escarpés principalement en arrivant à la profondeur de sept à huit milles, mais la terre est cultivable dans toute cette étendue et est d'une assez bonne qualité, le bois de construction consiste principalement en érable, merisier, hêtre, frêne, orme, épinette, sapin, &c. Ensuite, j'ai continué à remonter la dite rivière. Depuis la Seigneurie des Grondines, jusqu'à l'embouchure de la Rivière des Aunais, elle se dirige généralement vers le nord-est, serpente beaucoup, et

et dans un valon de huit ou neuf arpents de profondeur ses petites écores font de terre-glaise, étant aussi couvertes par un lit de fable fin ; elle coule sur un lit de vase et de fable, avec un courant très lent, entre plusieurs chûtes qui se trouvent aussi dans cette partie.

Au dessus de la dite rivière des Aulnaies, elle se dérive vers le nord, étant généralement plus droite ; ses petites écores sont toujours les mêmes, et le vallon conserve aussi sa même profondeur jusqu'à l'embouchure de la rivière Propre, là où les grandes écores commencent à s'approcher l'une de l'autre, et les petites sont sablonneuses et il y a de grosses pierres ça et là ; elle devient aussi plus rapideuse. A l'embouchure de la rivière Pierre, ses petites écores sont un peu élevées, et le vallon qui est bordé par les deux grandes écores n'a pas plus de deux ou trois arpents de profondeur, dans ces dites grandes écores, il commence à y avoir des petits rochers ça et là, et elles sont plus hautes et escarpées. Dans le pied des dits grands courants, les grandes écores viennent jusqu'aux rives de la dite rivière, dans lesquelles, il y a beaucoup de forts rochers qui sont très escarpés. La dite rivière coule sur un lit de grosses pierres et avec beaucoup de rapidité. Ici j'ai discontinué de la remonter et j'ai été explorer le pays de chaque côté d'elle, en allant aussi perpendiculairement que possible à cette dite rivière ; j'ai commencé à monter par le côté est. Partant de sa rive jusqu'à la distance d'environ deux milles, j'ai trouvé beaucoup de rochers qui sont d'une certaine hauteur, sur lesquels il n'y a que de petits sapins et épinettes ; ensuite commencent de fortes montagnes qui s'élèvent par degrés et s'abaissent de la même manière, lorsqu'elles sont interrompues par des ruisseaux, à environ six milles est le haut de la montagne, qui borde la Rivière Lincheque par le côté nord ouest, qui est considérablement élevée et escarpée. Dans les dernières montagnes que je viens de passer, il y a quelques pièces de terres cultivable entre les petits rochers qui se trouvent sur la surface de ces dites montagnes dans lesquelles, il y a beaucoup de pierres détachées. Le bois de construction consiste principalement en mérisier, bouleau, épinette et sapin. Entre les rochers qu'il y a, partant de la dite Rivière Batiscan, il y a aussi quelques petites pièces de terre mais qui sont d'une si faible étendue, qu'elles ne méritent jamais l'intention de l'agriculteur. Alors j'ai reconnu que j'étais à la profondeur des terres cultivables, dans le voisinage de cette dite rivière ; ensuite j'ai monté par le côté ouest. Partant de cette dite rivière il y a plusieurs rochers à monter, quelques uns sont très escarpés, à environ deux milles ils sont plus forts, et à deux mille et demi j'ai passé par l'extrémité sud d'un petit lac, qui est bordé de tous les côtés par des rochers extrêmement hauts et escarpés, à la distance d'environ un demi-mille de celui-ci, j'en ai rencontré un autre, un peu plus petit, qui est aussi bordé par de forts rochers et à deux tiers de mille de ce dernier commence une descente extrêmement roide et longue d'environ

d'environ un demi-mile, dans le pied de laquelle passe la rivière Portage, de quatre-vingt dix pieds de large, coulant sur un lit de grosses pierres et de roc avec beaucoup de rapidité et vers le sud. La distance entre ces deux rivières, est d'environ six milles, et il n'y a que dans les deux premiers milles, partant du Batiscan, qu'on trouve quelques petites pièces de terre cultivable, entre les rochers qui couvrent environ les cinq sixièmes de la surface du terrain. Le bois sur ces dites terres cultivables, est du bouleau, merisier, sapin, épinette, &c. Et sur les rochers, entre ces dites rivières, il est d'une mauvaise qualité et d'un cru très petit.

Partant de la dite Rivière du Portage, il y a une très forte montagne qui s'élève par degrés jusqu'à la distance d'environ deux milles, et qui est couverte par des rochers, après ces deux milles j'ai trouvé une chaîne de rochers de différentes hauteur et superficie, qui se dérivent indirectement les uns des autres, entre lesquels il y a beaucoup de lacs et j'ai continué sur ces dits rochers, environ huit milles au nord-ouest de la dite Rivière du Portage, là où j'ai rencontré le Lac Claire, qui a environ deux milles de long, l'eau du quel me parait couler à la rivière St. Maurice. Entre la dite Rivière du Portage et ce dit Lac Claire je n'ai pas trouvé de terre cultivable et le bois, sur ces rochers, est d'une mauvaise qualité et d'un cru très petit. Alors j'ai reconnu que j'étais à la profondeur des terres cultivables, dans le voisinage de la dite Rivière Batiscan ; en conséquence j'ai discontinué l'exploration et je m'en suis retourné à Québec sans aucune interruption.

La superficie des terres cultivables mentionnée dans cet extrait, et tel que ponctué sur le plan qui l'accompagne.

Ce territoire qui est borné au sud-est par les Seigneuries Jacques-Cartier, Bourg Louis, Faussambault et autres, au sud-ouest par Perthuis, au nord-ouest par une forte chaîne de rochers, et au nord-est par Saint Gabriel, contient quatre-vingt neuf mille six cents acres ; mais sur cette étendue de terres il y a environ le tiers qui est couverte par de petits rochers, alors il reste net cinquante neuf milles huit cents soixante et sept acres, qui font cinq cent quatre vingt dix-huit terres de cent acres chacune, et un petit reste.

Celui qui est borné au nord-est par la Seigneurie Perthuis, au sud-est par Deschambault, La Chevrotière et la Tesserie, au sud-ouest par les Grondines et au nord-ouest par la ligne de profondeur des terres cultivables, contient cent quarante mille huit cent acres ; mais il y a aussi sur cette partie environ le quart qui est inculte par les petits rochers qui se trouvent ça et là sur sa surface, alors, il reste net cent cinq milles six cents acres, qui font mille cinquante six terres, de cent acres chacune.

Et

Et celui qui est borné au sud-ouest par la Seigneurie Perthuis, au nord-ouest et au nord-est par la ligne de profondeur des terres cultivables et au sud-est par la chaîne de rochers, contient cent quinze milles deux cents acres ; mais il y a environ la moitié de la surface de cette étendue, qui est couverte par des petits rochers, en conséquence il ne reste que cinquante-sept mille six cents acres nets, qui font cinq cents soixante et seize terres de cent acres chacune.

La totalité des terres est de deux mille deux cent vingt neuf, ce qui peut faire quatre bonnes paroisses.

Donné sous mon seing à Sainte-Marie (Nouvelle Beauce) le vingt-sixième jour du mois de décembre 1829.

P. PROULX,  
Arpenteur Juré.

### C.

A Andrew Stuart et David Stuart, commissaires nommés en vertu d'un acte du parlement Provincial du Bas-Canada, pour l'exploration de certain territoire situé entre le Lac Saint-Charles et la Rivière Chicoutimi,

Messieurs,

Conformément aux instructions que vous nous avez données, en date du 22 de juin 1829, et nous autorisant à faire une visite exploratrice dans les townships de Stoneham et de Tewkesbury, nous soussignés partimes ce jour là de Québec, et nous nous rendimes au Township de Stoneham, où nous rencontrâmes selon les arrangemens que nous avions pris d'avance, Nicolas Vincent, Grand Chef des Hurons de Lorette, et quatre sauvages, qui devaient nous servir de guide et de travailleurs dans le cours de l'excursion.

Nos provisions se composaient des articles ordinaires en pareils cas, et nous en avions pour vingt jours, avec un petit surplus de farine ; notre menu bagage était aussi léger que possible, car nous avions rejeté tout ce qui pouvait être superflu, et nous nous munimes aussi d'une copie du diagramme de ces townships dressé par feu Jeremiah McCarthy, comme une pièce nécessaire à consulter. Pendant

Pendant tout le 23<sup>ème</sup> jour du mois nous fumes retenus, par de fortes pluies au lot no. 5, appelé, Défrichement de Craig, dans le second rang du township ; mais le lendemain nous commençâmes notre route à travers le bois. Nous voulions pénétrer au plutôt possible, par le milieu de Stoneham, jusqu'à son extrémité nord-ouest, pour poursuivre de là notre expédition selon les circonstances qui se présenteraient. Nous passâmes au lac marqué dans la carte de McCarthy, Lac Huron, mais qui aurait dû être appelé Lac aux Diamands, et qui en langue huronne s'appelle "Tiorce Dathek," qui veut dire "La Roche Brillante," (ainsi appelé d'une roche blanche qui est sur le sommet d'une montagne.) Nous passâmes le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> rang du township en suivant un sentier sauvage (voir le plan,) jusqu'à ce que nous fumes arrivés à trois petits lacs, les trois petits lacs de McCarthy et appelés en langue Huronne "Ato-ciatenke" (Chez le Cheval ;") continuant de là par le sentier sauvage nous arrivâmes à la Rivière Jacques Cartier ("Lahdaweool," venant de loin,) et là nous campâmes vers le lot no. 9, dans le 10<sup>e</sup> rang. Au Lac Tiorce Dathek la terre est bonne, mais un peu pierreuse, comme la plus grande partie de celle que nous avons rencontrée, et c'est à la vérité bien généralement le cas dans le district de Québec.

Le terrain continue à être bon jusqu'à l'extrémité N. O. des trois petits lacs, surtout à l'est du sentier sauvage, à ce que nous dit le Grand Chef. A l'ouest de la ligne du township à partir des dits lacs, à aller jusqu'à la Rivière Jacques Cartier, il est montagneux et mauvais. Sur les bonnes terres le bois est le bouleau noir (merisier,) érable et sapin, avec un orme çà et là. Entre les trois lacs et la Rivière Jacques Cartier nous passâmes sur une montagne, dont la plus grande partie n'est pas propice à la formation immédiate d'établissements, mais la pente du côté de la rivière est douce et prend un caractère plus favorable, et le terrain qui borde la rivière, lequel s'étend au nord environ deux milles et demi jusqu'à une chute de la rivière, est une étendue du plus beau sol qu'on puisse trouver dans le Bas-Canada, ayant l'avantage rare dans cette partie montueuse qu'on peut y ouvrir un chemin depuis le défrichement de Craig, en suivant, à quelques légères variations près, le sentier sauvage que nous avons nous-mêmes suivi. La terre, des deux côtés de la rivière au-dessous du sentier sauvage, devient tout-à-coup mauvaise et continue de l'être jusqu'à la ligne du township.\*

---

\* Voyez le diagramme qui accompagne ce rapport, sur lequel les terrés que nous croyons bonne d'après l'examen que nous en avons fait, et les renseignements que nous croyons exacts, sont colorées en vert ; les parties qui ne sont pas propres à la culture ou à la formation immédiate d'établissements sont légèrement ombrées d'encre de la Chine ; les parties médiocres sont laissées en blanc.

Ayant le 26 traversé la Rivière Jacques Cartier sur un radeau, nous primes une course généralement nord, en passant sur une montagne, et le soir nous arrivâmes au lac Saint-Thomas, où nous campâmes. Ce lac communique avec deux autres, appelés l'un le Lac Saint-Vincent et l'autre Lac Saint-Guillaume. Entre le Lac Saint-Vincent et le Lac Saint-Thomas la communication ressemble beaucoup à celle qui unit le Lac Saint-Charles inférieur et supérieur, mais entre les Lac Saint-Vincent et Saint-Guillaume, il y a une espace par lequel passe un étroit cours d'eau d'environ un mille de long. Il est peut-être à propos de remarquer ici, que dans la carte de McCarthy, on fait couler entre les deux lacs une rivière qu'on fait tomber entre les Lacs Saint-Thomas et Saint-Vincent; une telle rivière n'existe pas; qu'il n'est pas laissé d'intervalle entre les deux lacs supérieurs, et qu'il y en a une considérable de laissée entre les deux lacs inférieurs, ce qui devrait être tout le contraire; et enfin qu'on fait tomber dans la Rivière Jacques Cartier la rivière qui coule par les trois lacs, au moins deux milles plus haut que l'endroit où cette rivière se décharge réellement; mais ce sont là des bagatelles, comparées aux erreurs et omissions que nous aurons occasion de faire remarquer.

Du côté plus éloigné de la Rivière Jacques Cartier, où nous la traversâmes, il y a une lisière de bonne terre qui s'étend jusqu'à la base de la montagne, et dont la profondeur moyenne peut être d'un quart de mille à partir des bords de la rivière; cette lisière, comme l'étendue de l'autre côté, s'étend jusqu'à la chute dont nous avons parlé plus haut, et en descendant à l'endroit où passe le sentier sauvage, elle s'étend aussi à une certaine distance en montant; la pente de la montagne, quoique rocheuse, est cultivable. Mais la montagne devenant tout-à coup escarpée vers le tiers de sa hauteur, le terrain est rude et rocheux, et nullement propice à la culture. Cette description peut aussi s'appliquer à l'autre côté de la montagne, qui à mesure qu'il approche du Lac Saint-Thomas, s'améliore par degré, et forme une belle étendue de terre, qui s'étend depuis le milieu du Lac Saint-Thomas en suivant les bords sud-est des deux autres lacs. L'on peut observer ici que l'eau de ces lacs est épaisse de truite, ce que nous regardons comme étant une précieuse ressource pour les premiers habitans. On ne peut pas en dire autant des bords N. O. de ces lacs; il y a pourtant le long des deux lacs supérieurs une lisière de bonne terre, mais elle est très étroite et elle est fermée par des falaises presque inaccessibles. Outre cela les lignes du côté des lacs ne courent pas le long de cette lisière, mais les coupent en ligne droite, de sorte que chaque ferme n'en aurait qu'une très petite partie. Les falaises rocheuses, ayant une apparence toute particulière, présenteraient un sujet intéressant aux observations du géologue. Il y a une raie de roche blanche, cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire, plongeant

à un angle d'environ quarante cinq jusqu'à une certaine distance du sommet du rocher, mais dont l'inclinaison diminue en approchant de sa base sur le Lac Saint-Vincent : cette veine de roche est si blanche, qu'à deux milles de distance et même plus près, elle a l'apparence de neige, surtout à la partie supérieure. Nous crûmes devoir gravir le rocher pour examiner cet objet singulier, et nous trouvâmes que le roc était un granite, dont la base était du felspath. Il paraît avoir été le lit d'une cataracte, qui se serait autrefois précipité du haut de la falaise, de même que la rivière Montmorency, et aurait donné à ce rocher l'apparence remarquable, qu'il a aujourd'hui. Le nom sauvage de ces trois lacs est "Aoutsiole," ou, qu'il se batte. Il serait peut-être difficile d'ouvrir un chemin entre la Rivière Jacques Cartier et les lacs. Cependant le sentier sauvage continue jusqu'ici, où il s'arrête.

Le 30 de juin, après avoir achevé notre visite des terres situées aux environs des trois lacs, nous nous mîmes en route vers la branche sud-est de la Rivière Sainte-Anne. Le pays commence ici à se détériorer considérablement : les bois noirs dominent, ce sont l'épinette, le larix et le sapin beaumier, et le bouleau noir devient plus rare ; l'acclivité est continuë ; le soir nous campâmes sur les bords d'un petit lac situé, au meilleur de notre jugement, entre le douzième et le treizième rang. Ce lac est situé sur une montagne, et se décharge par une cascade subite d'environ 60 pieds du haut en bas de la montagne. Comme nous ne pûmes lui trouver de nom français ni sauvage, nous l'appelâmes "Lac des Mouches Noires," à cause du nombre plus grand qu'ordinaire de ces incommodes insectes qui nous tourmentaient. Depuis le Lac Saint-Thomas jusqu'à cet endroit la terre sans être absolument mauvaise, n'est que d'une qualité médiocre et très rocheuse.

Le premier jour de juillet nous continuâmes notre route, et le soir nous arrivâmes à un grand lac bordé à l'ouest par des montagnes rocheuses escarpées très pittoresques. Le terrain que nous traversâmes était un terrain d'un sol marécageux noir, en partie montueux, et d'une qualité médiocre. Près du grand lac appelé en Huron "Onen-oi" (Roche Plantée,) le terrain prend un meilleur caractère, mais on ne voit pas de bois franc ; du côté nord-est le lac est bordé par de belles rangées de larix, et si l'on pouvait y faire un chemin, la terre pourrait être mise à profit, surtout par les Canadiens, qui n'ont pas autant d'éloignement pour le bois noir que les autres colons. C'est un fait singulier qu'on ne trouve aucun poisson dans ce lac, ni dans aucune des rivières ni dans aucuns des lacs situés au-dessus et qui communiquent avec lui. Ce lac se décharge dans la Rivière Jacques Cartier, dans le 7e rang, près de la ligne du township.

2 Juillet.—Nous traversâmes sur un radeau un cours d'eau considérable qui alimente le lac Onenwot ; il s'appelle en Huron "Kisoliyatenti-aon," (Elles sont tombées,) et que ce soit la plus grande rivière entre la rivière Ste. Anne et la rivière Jacques Cartier, et qu'elle prenne sa source au-delà de l'extrémité nord-ouest du township, et qu'elle soit unie à sept ou huit lacs, elle est omise entièrement par M. McCarthy, qui n'a jamais pu, selon nous, explorer cette partie du township. Notre course se dirigea alors au N. O. et à mesure que nous avançons la terre ne faisait rien moins que de s'améliorer, le bois noir continuait et nous avions un pays montagneux à droite et à gauche. Le lendemain matin ayant descendu une montagne et en ayant longé la base, nous traversâmes une petite rivière qui se décharge justement au-dessous dans la rivière Ste. Anne, entre le 14e et le 15e rang, près de la ligne du township, et appelée en Huron "Kialoskotara," (Rivière de Montée,) et bientôt après nous arrivâmes à la première et principale branche de la rivière Ste. Anne, appelée en langue sauvage "Atourile," (Le Bourreau,) où nous campâmes. La qualité du terrain entre le lac St. Thomas peut être classée sous la description suivante, savoir, pas absolument incapable de faire vivre des habitans, mais offrant peu de motifs pour porter qui que ce soit à aller s'y établir. La terre n'est nulle part plus que médiocre, souvent mauvaise ; toute cette étendue est marécageuse ou montagneuse et fort pierreuse, et de très difficile accès. Nous n'hésitons pas cependant à donner comme notre opinion qu'à quelque époque à venir, lorsque les terres auront toutes été prises et cultivées jusqu'aux trois Lacs, on trouvera des personnes assez entreprenantes pour pousser les établissemens jusqu'à la rivière Ste. Anne. D'après les renseignemens que nous tenons du Chef Sauvage on peut assigner le même caractère au terrain situé à droite et à gauche de la ligne de notre route, savoir, jusqu'à la ligne du township et jusqu'à une certaine distance à l'Est, de laquelle étendue notre rapport va bientôt faire mention. Le Bouleau Noir que nous avons perdu de vue depuis le Lac des Mouches Noires, reparut de nouveau sur les bords de la Rivière Ste. Anne.

Continuant notre course vers l'extrémité de Stoneham, le 4 Juillet, nous passâmes à gué la Rivière Ste. Anne qui a ici environ cent cinquante pieds de large et qui est très étroite, et ayant passé sur une Montagne basse qui court longitudinalement avec la rivière, nous arrivâmes à une très belle étendue de terre, que nous suivîmes dans une direction S. O. et O. la distance d'environ un mille, au bout de laquelle elle se termina par une savanne d'Aubue. Ici nous trouvâmes un lac long et étroit appelé par les Sauvages "Showaska," (Ua Pic.) Delà nous avançant le long d'une coulée entre deux hautes montagnes rocheuses sur un terrain pauvre et pierreux, dans une direction généralement Nord, et traversant quelques chablis considérables, nous arrivâmes vers midi à un autre lac appelé par les Sauvages "Thiyonontalieniat," (Sur la Montagne

tagne haute,) qui est un nom très approprié, vu que c'est l'eau la plus élevée que nous ayons rencontrée. Une rivière qui en sort va se décharger dans la branche plus éloignée de la Rivière Ste. Anne. Ayant monté un peu à partir de ce lac, nous arrivâmes à la partie la plus élevée d'une montagne escarpée, d'où nous vîmes les hauts sommets bleus et pittoresques des montagnes qui sont au delà de la Branche de la Rivière Ste. Anne, vers laquelle nous dirigeons nos pas, et d'autres rangées de montagnes à droite et à gauche de notre route.

Descendant à l'ouest une longue et raide pente, et traversant un pays encombré de roches et de bois chablis, nous arrivâmes à la fin à ce qu'on peut appeler la frontière de la Rivière. Descendant une longue suite de côtes raides et même dangereuses, par le seul sentier praticable qu'il y eût, ce qui nous prit au moins une heure, nous arrivâmes vers le soleil couché au bord de l'eau, et là nous campâmes un peu à l'ouest de la ligne du Township, n'y ayant pas d'accès à la Rivière dans Stoneham, à cause des précipices de granite aride qui bordent toute cette partie de la Rivière. Tout vis-à-vis de nous, du côté opposé de la rivière, qui a ici environ soixante pieds de large, il y avait une falaise de granite trois fois aussi haute et aussi escarpée que le Cap aux Diamants, sur la face de laquelle le sapin rabougri peut à peine prendre racine. Les Sauvages appellent cette branche de la Rivière Ste. Anne "Tilayer," (Les Ailes Marquées,) d'après une folle tradition de l'enlèvement d'une Loutre par un oiseau, qui aurait marqué la neige du bout de ses ailes. La rivière fait une jolie chute tout près de l'endroit.

Toute la partie du Township située entre les deux branches de la Rivière Ste. Anne est une étendue de terrain montagneux, tellement impropre à la formation d'établissements, que les Sauvages mêmes n'y peuvent poursuivre les bêtes qu'ils chassent, selon que nous en avons été informés, si ce n'est par la coulée par laquelle nous sommes passés.

Nous avons lieu de croire que cette description n'a rien d'exagéré, car nous eumes nous mêmes assez souvent l'occasion de voir du haut de quelques éminences et dans les chablis la nature difficile de parties environnantes; il n'y a autre chose que des montagnes qui quelques fois sont d'une hauteur gigantesques. Le sol aussi sur lequel nous sommes passés est en général couvert d'une longue mousse verte, enveloppant de grosses masses de granite, qu'on ne pourrait manier. Une lisière de bonne terre borde la Rivière, mais elle est trop peu de chose pour les objets de l'agriculture. En cet endroit, il fallut faire des arrangements pour la poursuite de notre expédition. La moindre considération suffit pour nous convaincre, que ce serait perdre inutilement notre temps que de traverser la Rivière pour examiner le coin de Stoneham, qui se trouvait de l'autre côté; et le Chef et son Gendre, qui tous deux connaissaient bien le pays, nous assurèrent que si nous entreprenions d'aller jusqu'à  
la

la ligne du Township, nous aurions à faire un long circuit au delà pour atteindre au seul point de la Rivière où il serait possible de traverser de nouveau, et qu'il était même douteux que nous pourrions, même en faisant ce détour, surmonter la difficulté que présentent les précipices ; que si nous essayions de faire cela à l'autre branche, le pays situé entre elle et celle plus à l'est, était presque impraticable, et que nous aurions encore plus de peine à parvenir à l'autre rivière, dont les rivages plus haut qu'à l'endroit où nous l'avions passée, devenaient d'affreux précipices, bien plus mauvais que tous ceux que nous avons vus jusque là. Ces raisons jointes à la considération, que notre grand objet était de découvrir autant de bonne terre que possible dans l'espace de temps qui nous était alloué, plutôt que de faire face à des difficultés seulement pour le plaisir de dire que nous l'avions fait, nous firent prendre la résolution de revenir sur nos pas à la branche sud-ouest ; et même quand nous n'aurions pas eu ce motif, la seule vue de nos provisions nous aurait démontré l'impossibilité d'aller plus loin. Nous retournâmes donc à la branche principale, et là nous dépêchâmes deux de notre parti au défrichement de Craig pour chercher les provisions que nous y avions laissées, avec instruction de nous rejoindre au Lac Guillaume, le jeudi suivant ; et nous commençâmes aussitôt notre marche avec le chef et deux autres, vers ce lac, par un sentier qui se détournait considérablement de celui par lequel nous nous étions rendus à la rivière, et suivant une direction presque est nord-est. Etant partis le 7 juillet, nous remontâmes le long de la rivière l'espace d'environ un mille, espérant de trouver quelques bonnes terres le long de la rivière comme nous en avions déjà vu ; mais nous fumes désappointés, car au bout d'une certaine distance la montagne tourne tout-à-coup sur la rivière, ne laissant aucun espace de terrain plan, et les rivages présentent des précipices et des gorges profondes couvertes de mousses et de grosses pierres. Cela nous détermina à traverser la montagne dans la direction du Lac Guillaume, et ayant fait cela et descendu un précipice du côté opposé, du haut duquel le chef nous montra une gorge dans la rangée de montagnes opposée, par lequel nous devions passer, nous campâmes sur un fond marécageux d'excellente terre, mais de trop peu d'étendue, si ce n'est qu'elle ne soit hée à notre première route (voir le plan,) pour être regardée comme étant de grande importance. La Rivière Kialoskatora, ci-dessus mentionnée, passe par cette vallée. Nous fumes assaillis ce jour là par un violent tonnerre, accompagné d'une forte pluie.

Le 8 nous fumes retenus tout le jour par des torrens de pluie et de tonnerre ; mais le 9 nous fumes route vers le Lac Saint-Guillaume. Ce fut ce jour et le suivant que nous découvrîmes les erreurs et omissions extraordinaires du diagramme de McCarthy. Quoique nous arrivassions à tout moment à des lacs et rivières, et que nous étions tombés sur une ligne, qui tous auraient dû

être des points de reconnaissance, toutes les parties étaient si fausement marquées sur le papier, que nous ne pûmes une seule fois nous assurer de notre position. Dans notre route nous traversâmes de nouveau la Rivière Kiooliyatentiaon, dont les pluies avaient fait un torrent écumant, et qui tombe dans un grand lac dont il n'est pas fait mention sur la carte, quoiqu'il soit traverté par une ligne. Le 10 nous arrivâmes au Lac Saint-Guillaume, où nous trouvâmes nos gens nouvellement arrivés du défrichement de Craig avec des provisions, et là nous campâmes. Tout le pays que nous avons parcouru depuis la Rivière Sainte-Anne jusqu'au Lac Saint-Guillaume, à l'exception du fond dernièrement mentionné, et quelques légères améliorations dans le sol et le bois en approchant du lac, peut être regardé comme impropre à la formation d'établissements, non pas par les difficultés que présentent son caractère montagneux, quoiqu'il soit assez raide, mais à cause de la stérilité et de la pauvreté du sol. Partout le sable et les roches sont des traits caractéristiques; nous ne vîmes pas une seule tache de terre médiocre, ni d'autres arbres que de misérables épinettes, sapins, bouleaux blancs, et larix par endroits. Toute cette étendue est aussi encombrée de bois chablis, qui doivent être ici fréquents et très considérables, car des côtés entiers de montagnes ont été abattus. C'est en effet le pays le plus désolé que nous ayons jamais visité, et nous sommes fermement persuadés que rien ne pourra jamais induire qui que ce soit à aller s'y établir. Ce caractère, à ce que nous dit le chef, se trouve jusqu'à une grande distance vers l'est, le terrain n'offrant de variété que vers la Rivière Jacques Cartier. Dans Tewkesbury, les montagnes s'élèvent en masses immentes, mais elles sont tout-à-fait impropres aux fins de l'agriculture. Tous les rochers que nous avons vus sont de granite; quelques fois un des minéraux qui le constituent domine, et d'autres fois un autre. Nous avons recueilli quelques échantillons de différentes sortes.

L'inspection de nos provisions, le onze de juillet, nous convainquit que pour faire autant qu'il serait possible pendant qu'elle dureraient, il était nécessaire de renvoyer deux de nos gens, ce qui fut fait immédiatement, et avec le restant du parti nous nous dirigeâmes vers la fourche de la Rivière Jacques Cartier, dans Tewkesbury. Nous désirions trouver de bonne terre dans cette partie pour servir de continuation à celle qui se trouve sur le côté sud-est des Trois Lacs dont nous avons parlé plus haut. Nous  
fimes

fimes un mille sans rien rencontrer de propre à nous satisfaire ; mais ensuite nous tombâmes dans un parti d'excellente terre qui s'étendait dans une gorge spacieuse entre deux montagnes, et couverte de bois franc d'une belle venue, bouleau, érable et frêne, avec de très grands sapins et épinettes, qui devenaient de plus en plus beaux à mesure que nous approchions de la Rivière Jacques Cartier, que nous atteignimes un peu au-dessous de la fourche. Cette terre est vraiment excellente, et il suffit à un colon d'en avoir la vue pour se convaincre de sa bonté. Nous rencontrâmes ici un autre exemple de l'inexactitude de notre diagramme. La première fourche de la Rivière Jacques Cartier est marquée sur le plan par sa jonction avec une large rivière coulant d'un lac ; et cette rivière n'est qu'un ruisseau que nous passâmes en deux pas, et il n'y a pas de lac à sa source. Nous continuâmes notre route à la seconde fourche à travers de la bonne terre, et là nous campâmes vis-à-vis d'une très haute montagne, qui occupe l'angle de la fourche, et dont le sommet se termine par une pointe conique d'une apparence singulière et inaccessible, laquelle s'élève au-dessus de toutes les autres.

Le tonnerre et une pluie violente nous retinrent dans notre camp toute la journée du 12 ; mais le jour suivant nous remontâmes la principale branche de la rivière avec un fauvage, tandis que les deux autres s'occupèrent à construire un radeau. Nous allâmes à environ quatre milles de notre camp, et nous trouvâmes le long de la rivière un intervalle de bonne terre qui s'étend jusqu'aux pieds des montagnes de chaque côté, et dont la largeur moyenne était d'un quart de mille. La direction des lots étaient aussi favorable pour en profiter, en ce que dans leur longueur ils couraient parallèlement à la rivière. Cette étendue de terre cultivable était bornée de chaque côté par des montagnes, qui bornent le rivage de précipices rocheux trop escarpés pour être gravis. Ce sont en effet les montagnes qui sont marquées sur la carte d'écorce de bouleau du chef, comme des montagnes de l'autre côté desquels on ne peut voir, en hiver, le soleil avant dix heures, ce qui vient simplement de ce qu'elles sont très escarpées et qu'elles approchent de très près la rivière ; car elles ne sont pas réellement plus hautes que la sublime masse qui est vis-à-vis de notre camp, qui de ce point de vue, paraît surpasser en grandeur tout ce qui l'environne.

Notre

Notre opération suivante fut de traverser la rivière sur un radeau, et d'examiner les terres situées le long de la rivière qui fait la fourche de la Rivière Jacques-Cartier où notre camp était situé, et qui, si elles se trouvaient bonnes, formeraient une autre continuation de la belle étendue de terre que nous avions rencontrée depuis les lacs en traversant Tewkesbury. Dans cette vue, et de l'avis du chef, nous descendîmes sur un radeau l'espace d'un mille, et débarquant sur le rivage opposé, nous suivîmes un portage sauvage entre deux montagnes la distance d'environ quatre milles, au bout desquels nous arrivâmes à la rivière, à un endroit où elle se divise en deux branches. Toute cette étendue de terrain est propice à la culture, mais au bout de trois milles, le sol commence à se détériorer, et au bout de quatre milles, où l'on arrive à la rivière, elle devient tout-à-coup mauvaise. Le tout cependant forme une bande d'environ huit milles de bonne terre, à partir du Lac St. Thomas, à aller jusqu'au point que nous venons de décrire, sur une largeur inconnue, mais suffisante assurément pour faire subsister commodément un grand nombre de familles.

Le 15 juillet nous descendîmes la Rivière Jacques-Cartier sur un radeau préparé pour cela, en suivant dans notre descente le rivage droit. La bonne terre qui borde la rivière disparaît au bout d'un mille pour ne plus reparaitre, si ce n'est par taches, jusqu'à peu-près vis-à-vis de la Rivière l'Epaule, où il y a une pointe d'excellente terre, qui est le commencement d'une belle étendue qui va en descendant. Du côté gauche au contraire, les montagnes semblent s'éloigner de la rivière à mesure que s'approchent celles du côté opposé ; et l'espace qu'elles laissent peut être appelé un sol supérieur. Le bois est d'une belle venue et d'une bonne espèce, et le sol est bon pour toute sorte de culture ; c'est ce que nous eumes occasion de constater en débarquant souvent et en examinant le terrain. Cette belle étendue de terre n'est interrompue que par la Montagne de l'Epaule qui y fait une interruption d'un quart de mille, en s'avancant tout-à-coup jusqu'au bord de l'eau. Parmi le bois nous trouvâmes ici quelques beaux ormes qui sont ordinairement l'indice du meilleur terrain, et que nous n'avons souvent rencontrés dans d'autres parties des Townships. Établissant notre camp entre la Rivière l'Epaule et la Rivière Cachée, nous les explorâmes, presque jusqu'à l'autre côté du Township. Le long de la première, de chaque côté, il y a une succession de terres de toute beauté, bien boisées d'érable, de bouleau,

leau, d'orme, de frêne, d'épinette et dans un endroit, ce que nous avons très-rarement vu, de grands cèdres, qui seraient d'un grand service pour faire des bardeaux. La Rivière Cachée est toute différente, le terrain qui la borde étant en très-grande partie rude, montagneux, rocheux, et couvert de bois noir, le bouleau excepté ; en effet une hauteur de terre qui est entre les deux rivières semble diviser tout le long la bonne terre de la Rivière L'Épaule de la terre rude et ingrate qui borde la Rivière Cachée. Cependant cette dernière rivière présente de nombreux sites de moulins, qui par la suite pourront être d'une grande utilité pour les parties habitées des environs.

Nos provisions venant à manquer, sans qu'il nous fut possible de nous en procurer d'autres, nous fumes obligés, quoiqu'à contre-cœur, de penser à notre retour, car il restait encore à explorer une étendue de pays entre les Lacs Thomas, Vincent et Guillaume au nord, et la Rivière Jacques-Cartier au sud, que nous avons lieu de croire être d'une bonne qualité ; quatre jours nous aurait suffi pour faire tout cela ; mais depuis deux jours nous ne vivions que de poisson et de pois séchés, notre pain et notre farine étant épuisés. Nous résolûmes cependant d'explorer les bords de la Rivière Jacques-Cartier jusqu'à la chute mentionnée dans le quatrième paragraphe, ce qui nous devait donner une ligne non interrompue de treize milles explorés le long de cette rivière ; et en mettant cette résolution à effet de chaque côté, nous eumes la satisfaction de découvrir que les excellentes terres qui s'y rencontrent, récompensèrent amplement nos recherches. En effet immédiatement au-dessous de la chute, il y a un quart de mille de terrain encombré de roches sur la rivière, lequel cependant est couvert de bois franc, et nous ne doutons nullement qu'il ne s'améliore en arrière, à en juger par la nature générale du pays environnant où nous sommes passés.

Il nous restait alors à retourner à Québec par la meilleure route, dépendant entièrement pour notre subsistance du peu de poissons que nous prenions de temps à autre. En conséquence, partant de la chute nous coupâmes à travers les montagnes jusqu'au Lac Hibou dans la partie inférieure de Tewkesbury, et à notre grande surprise nous rencontrâmes sur le sommet même de ces montagnes de superbes érablières, de beaux frênes et autres arbres qui indiquent un bon sol, et le terrain était moins pierreux que nous ne l'avions trouvé à de pareilles élévations. Le lac lui-même est environné d'une lisière de bois noir, mais le sol est bon. En

Huron

Huron ce lac s'appelle Oyahensque, (il bouille,) ainsi appelé du nombre prodigieux de poissons sautant à la surface de l'eau et qui lui donne l'apparence d'un bouillement. Ayant campé à quelque distance au delà du lac, tout le parti se mit en marche le lendemain matin, avec des estomacs vuides, pour se rendre aux habitations des premiers rangs. Nous suivions un sentier sauvage passant sur de douces éminences couvertes de belles érablières et d'autres arbres précieux; le sol excellent et singulièrement dégagé de broussailles. Cela dura environ quatre milles; sur les deux autres, (car le Lac Hibou est à environ deux lieues en droite ligne des établissemens,) nous découvrîmes une pousse magnifique de pin, d'épinette et de sapin, bien mêlés de bois franc jusqu'aux établissemens. Vers onze heures nous arrivâmes au défrichement de Scott, où l'on montra beaucoup d'hospitalité à tout le parti; et le soir du même jour, 18 juillet, nous nous rendîmes à Québec, après une expédition de vingt-sept jours employés à l'exploration de cette partie du pays.

---

#### Résumé général des opérations ci-dessus:—

1. Il est constaté que la Rivière Jacques Cartier est bordée d'une étendue de terre cultivable, ayant treize milles de longueur, commençant au lot no. 9, dans le septième rang de Stoneham et finissant vers le lot no. 30 du seizième rang de Tewkesbury; et qu'on pourrait facilement faire un bon chemin de cinq milles de long pour parvenir au premier point, en continuant le chemin qui aboutit actuellement au défrichement de Craig.

2°. Qu'une autre belle étendue ou lisière de terre, commençant à environ trois milles au delà du lot no. 9, 7e rang de Stoneham, court dans une direction N. O. le long de trois grands lacs très poissonneux, et s'étend au N. N. E. environ huit milles, avec une interruption d'un mille sur la Rivière Jacques Cartier vers le deuxième rang de Tewkesbury; jusqu'auxquels l'on pourrait faire un chemin de trois milles à partir du lot no. 9, ci-dessus mentionné, dans Stoneham, mais en le faisant passer sur une hauteur escarpée. La Rivière Jacques Cartier offre une traversée commode à l'endroit où le chemin aboutirait.

3°. Que le pays situé dans Stoneham, O. N. O. des trois grands lacs et s'étendant jusqu'à la première branche de la Rivière Ste. Anne, sans être absolument mauvais, n'est pas d'une qualité à porter qui que soit à aller s'y établir immédiatement ; nous sommes bien d'avis cependant que l'établissement s'en fera vraisemblablement par la suite.

4°. Que d'après notre propre examen en partie, mais surtout d'après les renseignemens que nous tenons des sauvages, toute la partie de l'un et de l'autre township située au delà du 12e rang, (à en excepter la petite partie N. N. O. de Stoneham dont il vient d'être fait mention, et la lisière bordant la Rivière Jacques Cartier, et s'étendant jusqu'au 16e rang de Stoneham, sous le chapitre 1,) et courant jusqu'à l'extrémité des townships, n'est à cause de la qualité de son sol et du caractère montagneux du terrain, nullement propice à la formation d'établissements, quoiqu'il puisse s'y trouver de bonnes taches par ci par là dans la vallée.

5°. Que toute l'étendue de pays à partir de la Rivière Cachée, en passant par le Lac au Hibou et en suivant le sentier sauvage jusqu'au défrichement de Scott dans le 12e rang, est une ligne non interrompue de bonne terre, passant au milieu de la division inférieure des deux townships, et qu'elle s'étend en toute probabilité à une grande distance de l'un et de l'autre côté du sentier sauvage. Cette partie est cependant montueuse par endroits, quoiqu'elle soit partout cultivable.

6°. Que partout dans ces deux townships la base des rochers est de granite, prenant différentes apparences selon que ces diverses parties constituantes se trouvent en plus grande ou moindre proportion ; et qu'il n'a pas été découvert de minéraux, à l'exception d'une grande masse de roche sur la Rivière Jacques Cartier, qui indiquait une forte proportion de fer. Que cependant il peut exister plus de minéraux que le peu de connaissances géologiques des soussignés, et le peu de temps qu'ils pouvaient dévouer à ces recherches, ne leur a pas permis de découvrir.

7°. Que vu l'inexactitude du diagramme de McCarthy, et l'absence de bornes pour marquer les différens lots, il paraît être d'une importance majeure qu'il soit fait un nouvel arpentage de

ces townships jusqu'au 12e rang, ce qui comprendrait toute la bonne terre, à l'exception d'une lisière sur la Rivière Jacques Cartier dans Tewkesbury. Tant que cela ne sera pas fait, aucun colon ne pourra découvrir la terre sans l'assistance d'un arpenteur, si ce n'est dans le voisinage des premiers rangs, sur lesquels seuls il a été fait des défrichemens.

JOHN ADAMS,  
Arpenteur &c.  
JAMES P. BABY,